



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume VI.

Montréal, (Bas-Canada) Octobre, 1862.

No. 10.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE: Les glaces arctiques, Lucien Dubois.—EDUCATION: Influence de la famille sur l'enfant et sur son avenir, (à continuer).—De la calligraphie, VII. Pourquoi commencer l'écriture par l'étude des lettres à courbes plutôt qu'par les lettres droites? Taiclet.—Exercices pour les élèves des écoles.—Exercice de grammaire.—Dictionnaire homonymique.—Problèmes d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie.—Solution des problèmes de la dernière livraison.—AVIS OFFICIELS.—Nominations: Conseil de l'instruction publique.—Bureaux d'examineurs.—Commissaires et syndic.—Dons offerts à la bibliothèque du département.—Avis aux instituteurs.—EDITORIAL: Inauguration de la nouvelle aile de l'Université McGill.—Dix-septième conférence de l'association des instituteurs en rapport avec l'école Normale Laval.—Conférence de l'association des instituteurs du district de Bedford.—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes: Paris, Londres, New-York, Charlottetown, Québec.—Petite Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS: Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin des sciences.—Bulletin des beaux-arts.—DISTRIBUTIONS DE PRIX: Collège Ste. Marie de Montréal.—Collège de Nicolet.—ANNONCE: Bibliographie canadienne.—Extrait du catalogue de la Maison Rolland.

trois-mâts ont été, sous mes yeux, percés d'outré en outré par des glaçons aigus de plus de cent pieds de long."

Certains parages surtout sont célèbres par le nombre des sinistres dont ils ont été les témoins. La sombre baie de Melville, un des principaux laboratoires où se forment les *ice-bergs*, a vu à elle seule plus de deux cents navires s'engloutir ainsi dans ses eaux comme dans un tombeau toujours béant. Les *ice-bergs*, en effet, sont un des hôtes les plus redoutables des mers arctiques, en même temps qu'ils en sont une des curiosités les plus étranges. Une formidable détonation éclate tout à coup, et ébranle au loin les mille échos de la terre et de la mer. Vous diriez qu'un vaisseau vient de lâcher sa triple bordée: c'est un *ice-berg* qui se détache des glaciers du rivage (1) et tombe dans l'eau qui sera désormais son élément; une houle gigantesque, produite par sa chute, refoule le flot avec violence, et s'en va, à plusieurs milles de distance, annoncer que l'Océan porte un géant de plus.

Ces colosses de glace, corrodés par la vague, affectent les formes les plus variées et souvent les plus bizarres: tantôt c'est un volcan dont le caractère béant est éteint; tantôt c'est un dôme auprès duquel celui de Saint-Pierre de Rome ne serait qu'un nain; ou bien une pyramide qui par sa base est plus vaste que celle de Cholula, et dont la taille surpasse de plusieurs centaines de pieds celle du monument de Chéops. Celui-ci se contourne en façon de conque marine, et sa large ouverture, soutenue par des blanches colonnes d'albâtre, reflète sur ses mille prismes les rayons du soleil; cet autre s'arrondit en pain de sucre ou s'élargit en plateau. Voici une forteresse démantelée qui passe, avec ses murailles percées à jour et ses tours crevées qui penchent leur tête sur l'abîme; voici une île flottante avec ses anses, ses baies, ses promontoires; voici une tente toute dressée, à la porte de laquelle va sans doute apparaître quelqu'un. Là c'est un souterrain aux ténébreuses galeries; ici c'est un portique dont la main d'un savant artiste semble avoir dessiné les proportions élégantes et hardies. Souvent un ours, escaladant ses bords escarpés, s'embarque passager sur un de ces monstrueux véhicules. Il arrive parfois que plusieurs centaines d'*ice-bergs* sont en vue en même temps. Alors la singularité du spectacle s'accroît: on dirait une de ces fabuleuses cités de géants, bâtie en marbre blanc, et dont les édifices cyclopiens, déracinés du sol par quelque soudaine révolution géologique et soutenus sur les flots par une puissance mystérieuse, s'en vont à la dérive dans un pêle-mêle fantastique. La comparaison semble plus frappante encore si la parole humaine, venant à animer tout à coup les puissants échos dont sont douées ces masses errantes, vole de l'une à l'autre en grandissant, semblable à des voix confuses qui se feraient entendre dans les rues désertes de quelque

LITTÉRATURE.

Les Glaces Arctiques.

I.

Lorsqu'il a pour adversaire la redoutable nature arctique avec ses frimas intenses, ses glaces, ses neiges, ses ouragans, ses tempêtes terrestres et marines, bien présomptueux serait le voyageur qui escompterait par avance l'exécution du plan le plus habilement conçu, et qui se flatterait de triompher de tant d'obstacles, de si formidables ennemis. Sans parler des autres dangers qui l'attendent s'il parvient à pénétrer dans le dédale arctique, qu'on se figure un vaisseau arrivant dans les mers polaires, lorsque la débâcle a brisé la barrière glacée qui les obstrue, c'est-à-dire vers le mois de juin.

Milton a placé la Mort à la porte de l'enfer. La mort est là aussi qui plane invisible et dispute les abords de son empire à l'audacieux qui veut en forcer l'entrée: mort d'autant plus cruelle, que l'énergie morale et les forces physiques de l'homme sont plus impuissantes à la combattre et qu'elle a reçu de la nature, pour frapper ses victimes, des armes plus invincibles. Glaçons qui se froient en grinçant, et se brisent, *stream-ice* (courants de glaces) qui se heurtent en tumulte, *ice-bergs* (montagnes de glaces) qui dérivent en écrasant tout sur leur passage: autant d'ennemis que la mort oppose au navigateur, autant d'embûches qu'elle lui tend. En vain *Pice-master* (pilote des glaces) surveille du haut de son observatoire la marche de ces masses redoutables et les mouvements du *stream*: trop souvent les précautions sont vaines, et un seul instant suffit pour consommer la perte du plus fort navire. Au rapport de Scoresby, un seul été vit ainsi disparaître plus de trente vaisseaux. "J'en ai vu un, raconte le célèbre baleinier, qui, écrasé entre deux murs de glace, disparut instantanément dans leur choc formidable. Seule la pointe du grand mât resta debout au-dessus de ce tombeau flottant, comme un funèbre signal. Un autre se dressa sur sa poupe comme un cheval cabré. Deux autres beaux

(1) Les *ice-bergs* sont en effet une création de la terre, et la mer ne fait que les détacher en rongant la base qui les porte. La cause qui les produit est probablement la même que celle qui préside à l'accroissement progressif des glaciers alpestres, c'est-à-dire la pression exercée par une mer de glace supérieure. C'est surtout sur les côtes du Groënland que la nature élabore ces terribles avalanches marines.

ville morte. Frappé d'une terreur superstitieuse, l'Esquimaux voit dans ces montagnes mobiles des palais de cristal où habitent d'invisibles esprits, et, prêtant une oreille étonnée à ces bruits mystérieux, croit entendre les génies converser et se répondre à travers les espaces. Palais d'argent ou de cristal bâtis par les fées, cavernes aux stalactites et aux stalagmites transparentes, tours féodales à créneaux, dolmens et menhirs celtiques, aiguilles, pics, sveltes obélisques, tous ces bizarres édifices, aussi variés de taille que de structure, dérivent avec le courant dans une confusion pittoresque, et se perdent peu à peu dans la brume de l'horizon. Alois, comme si le ciel et la terre luttait de magie, l'œil incertain ne sait plus distinguer les glaces des nuages, — jeux de la même puissance, créations de la même imagination divine, dont les aspects changeants et les formes prestigieuses déroutent également l'attention et l'admiration de l'homme.

Quelques-uns de ces géants polaires, larges d'un kilomètre, projettent leur tête au-dessus des flots à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. Si l'on songe que, par suite de la loi des équilibres, leur base plonge dans l'eau à une profondeur sept fois plus grande, on se fera une idée approximative de leurs proportions gigantesques, qu'accroissent encore pour l'œil du spectateur les illusions de la réfraction polaire. Aussi n'est-il pas rare de voir ces montagnes flottantes s'échouer sur les bas-fonds et rester immobiles. Ross en rencontra une qui a été vue ainsi fixée pendant plus de dix années. Il est des *ice-bergs* qui atteignent par leur base à la région du contre-courant sous-marin, branche du *gulf-stream*, qui, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, va porter au pôle les eaux chaudes des tropiques. On voit alors ces masses énormes, entraînées par une force invisible, remonter du sud au nord, pendant que les autres plus petites, charriées par le courant polaire de surface, descendent du nord au sud. Parmi celles-ci il en est qui dérivent jusqu'à la hauteur de Terre-Neuve et même au delà, abaissant la température ambiante à une grande distance, et menaçant de leur choc redoutable les navires qui viennent à passer, jusqu'à ce que le soleil et les eaux plus chaudes des régions tempérées aient achevé de les dissoudre.

Pour être moins puissants dans leurs effets destructeurs, les glaçons ordinaires n'en sont pas moins à craindre. Quelquefois, sous le souffle du vent, ils s'accumulent avec des grincements sinistres le long des flancs du navire, comme s'ils voulaient le prendre d'assaut. S'arantant à la hâte, l'équipage essaye de repousser les assaillants à coups de hache, comme ferait la garnison d'un fort détaché se défendant contre une troupe ennemie. Ici du moins l'homme lutte contre l'homme, et la partie peut être égale ; mais le navigateur arctique a pour adversaire la nature elle-même, et c'est contre les atteintes de ses puissances conjurées qu'il doit défendre sa vie. Certes, c'est bien lui qui, plus que tout autre, a besoin d'avoir le cœur ceint du *triple airain* dont parle Horace.

Quand arrive des profondeurs du nord un de ces blocs gigantesques appelés par les baleiniers *icefields* (plaines de glaces), le navigateur doit, s'il le peut, fuir à toutes voiles ; car, en affronter le choc, serait s'exposer à une perte certaine. Un des hommes qui ont le mieux et le plus longtemps étudié les divers phénomènes arctiques, et au témoignage duquel nous en appellerons souvent, le célèbre baleinier William Scoresby, dit avoir vu des *icefields* mesurant dix lieues de largeur sur trente-cinq lieues de long et cinquante pieds d'épaisseur. Les chocs successifs qui ont soudé les unes aux autres les diverses parties composant ces champs de glaces les ont hérissés d'aspérités ou *hummocks*, qui tantôt se dressent comme des pics isolés, tantôt s'allongent et présentent une chaîne de monticules. La neige qui recouvre l'*icefield* à une profondeur de plusieurs pieds se foud à la fin de l'été et forme à sa surface de vastes lacs d'eau douce. Qu'on se figure un canton de la Suisse, détaché du continent et flottant sur les eaux, avec ses montagnes, ses vallées et ses lacs. Au dire de Scoresby, un des spectacles les plus frappants et les plus terribles qu'offrent les mers polaires, c'est la rapidité du mouvement de ces corps immenses et la puissance de ses effets. Quelquefois ce mouvement est giratoire, et alors on voit ces masses énormes pivoter sur elles-mêmes avec une vitesse de plusieurs milles à l'heure. Le plus souvent l'île flottante se meut suivant une ligne droite. Si elle vient à en heurter une autre qui soit immobile ou qui suive une direction opposée, il résulte de leur rencontre le plus épouvantable choc. Que l'on calcule, si c'est possible, la puissance d'un corps en mouvement, d'un poids évalué par Scoresby à dix mille millions de tonneaux (soit environ 10,150,000,000,000 de kilogrammes) (1), et les effets de la résistance que lui oppose un autre corps semblable se mouvant en sens contraire ! La rencontre, sur nos chemins de fer, de deux trains

lancés à toute vapeur, quelque terrible qu'elle soit, n'offre qu'une bien faible image de ces jeux formidables de la nature, dont l'homme dans ses œuvres les plus vantées, n'est que l'impuissant plagiaire. Il arrive quelquefois que les deux *icefields*, comme deux géants d'égale force luttant ensemble, se détruisent l'un l'autre et se brisent en fragments énormes, qui se dressent et s'accumulent en pyramides à une grande hauteur. Malheur au vaisseau, spectateur terrifié de ce tumultueux et redoutable duel, qui vient à se rencontrer sur le chemin des deux adversaires ! Il est instantanément broyé, comme un grain de froment écrasé par la meule.

Cet immense assemblage de radeaux si variés de formes et de dimensions, qui descend du Nord, sous l'impulsion d'un invisible courant, c'est un *pack*.

Le *pack* ou train de glaces tranche par sa couleur éclatante sur le vert tendre de la mer et le bleu pâle du ciel. Les glaces qui le composent sont les unes d'eau douce et les autres d'eau salée, selon qu'elles se sont formées sur les terres du rivage ou sur la surface de l'Océan. Un œil exercé sait vite distinguer les unes des autres : la glace d'eau douce a la couleur et la transparence du cristal, tandis qu'une blancheur éclatante trahit de loin la glace d'eau salée. La première, plus dure que l'autre, est par suite plus redoutable ; les *ice-bergs* et leurs ravages en sont une preuve trop manifeste.

Le *pack* se forme peu à peu des glaçons qui, poussés par le vent, s'unissent les uns aux autres et se soudent. Le train, recueillant sans cesse sur son passage de nouvelles épaves de la débâcle, finit par composer un champ mobile ou fixe d'une étendue considérable, et dont les parties, bien que jointes entre elles, ondulent avec la houle et en suivent les mouvements. Le spectacle que présente un *pack* est fort varié et parfois saisissant. Tantôt, amoncelés au hasard, avec leurs mille formes incohérentes, les glaçons offrent l'image du chaos et donnent au *pack* l'aspect d'une de ces terres volcaniques, déchirées de crevasses profondes, bouleversées par un cataclysme récent, et que hérissent en désordre ses blocs informes que le cratère voi-in vient de vomir. Tantôt c'est une plaine accidentée de monticules et de vallées ; tantôt enfin c'est comme une vaste prairie bossuée de meules de foin nouvellement coupé. Si le soleil vient tout à coup à en dorer les crêtes et à faire jouer sur leurs mille saillies ses rayons obliques, la scène change, et l'œil croit apercevoir, à dit un voyageur, un champ inégal couvert d'une moisson mûre. Du reste, les aspects de la nature polaire sont infinis, les jeux de la lumière et des ombres sur la terre et sur les eaux sont inépuisables. La palette d'un Claude Lorrain ou d'un Salvator Rosa n'aurait pas assez de couleurs diverses pour suivre les paysages arctiques dans leurs transformations, pour saisir au passage et fixer la grâce étrange et fugitive de leur physiologie, et plus souvent encore la beauté sauvage de leurs lignes et la farouche horreur de leurs accidents.

Quelquefois l'étendue d'un *pack* est immense ; celui qui, vers le mois de juillet, barre la baie du Baffin mesure environ quarante lieues de largeur sur une longueur proportionnelle.

Lorsque le vent, augmentant de violence, vient à agiter ce champ mobile et à en disjoindre les parties, le spectacle est aussi grandiose qu'animé. Tout est bruit, agitation, tumulte. Les glaçons errent isolés, semblables aux tronçons d'une gigantesque armure brisée. Comme s'il avait juré de détruire son œuvre, l'Océan engage une lutte violente avec les glaces sorties de son sein. La lame furieuse et comme écumant de rage bondit contre l'écueil flottant, se tord le long de ses parois, les ronge, les creuse en volute et y perce des trous profonds où elle s'enroule en mugissant. Ebranlée et comme étourdie, la masse oscille, trébuchant comme un homme ivre, jusqu'à ce que, se heurtant à la banquise immobile ou à un glaçon plus fort, elle éclate avec fracas et sème la mer de ses débris.

Assurément, si l'on considère la multitude et la gravité des dangers de la navigation arctique, on a le droit de s'étonner, non de la multiplicité des navires qui périssent, mais bien du nombre de ceux qui échappent au naufrage. Encore n'avons-nous fait que tracer une esquisse légère et fort incomplète des périls qui attendent le marin à l'entrée de l'Océan polaire. La suite de cette étude nous édifiera sur les autres. Les premiers navigateurs qui osèrent pénétrer dans ces mers donnerent à la pointe méridionale du Groënland, qui en domine les abords, le nom de cap des *Adieux* (Farewell) ; nom mélancolique qui rappelle le *Lasciate ogni Speranza* du Dante, comme si là ans-i commençait l'empire de la Mort, et qu'en franchissant le seuil de l'enfer polaire il fallût dire adieu à la vie. Combien en effet ont doublé le cap fatal et ne sont point revenus !

Mais le danger a pour les âmes énergiques un irrésistible attrait ; et nous allons voir la lutte entre l'homme et la nature recommencer avec une intensité nouvelle, et, sur le champ de bataille du dévouement, de nouveaux soldats succéder aux soldats vaincus,

(1) Le tonneau anglais est supérieur au tonneau français, d'à peu près 15 kilogrammes.

jusqu'au jour où les mers arctiques laisseront enfin échapper leur secret.

II.

Un des officiers les plus actifs de cette expédition, le lieutenant Osborne, a tracé de l'intérieur d'un navire entièrement éclairé, toutes les ouvertures fermées avec soin et les portes doublées, afin d'empêcher l'air extérieur de pénétrer et le calorique de se perdre. — C'est l'heure du déjeuner : sur chaque table est servi le chocolat fumant, dont les vapeurs mêlées à l'air expiré par l'équipage emplissent le bâtiment d'une brume épaisse. Sur le pont, dont la température est souvent de -40° , tandis que celle de l'intérieur est constamment maintenue à $+10^{\circ}$, des ventilateurs invisibles sont chargés d'opérer le renouvellement incessant de l'air intérieur. Le déjeuner gaiement achevé, l'équipage, couvert de ses vêtements les plus chauds, monte sur le pont, bravant ainsi un changement instantané de température qui n'est pas moins de 50° centigrade, pendant que quelques hommes restent dans l'intérieur pour le nettoyer ou vaquer à la préparation du dîner. Vient ensuite le moment où les officiers du bord président à l'inspection quotidienne et scrupuleuse de l'équipage et du bâtiment, pour s'assurer si l'un et l'autre sont dans un état satisfaisant de propreté (1). Puis chacun se disperse et s'occupe du service qui lui est dévolu, lequel consiste soit à balayer le pont, soit à fournir au cuisinier la provision journalière de neige destinée à la cuisson des aliments, soit à autre chose. Si le temps n'est pas d'une rigueur par trop excessive, quelques-uns vont s'ébattre sur la glace, pendant que d'autres, abrités derrière le vaisseau, dissertent du passé et de l'avenir. A midi, la soupe, la viande salée, les conserves et surtout les pommes de terre, sont livrées en larges rations au vigoureux appétit des marins. L'après-dînée est consacrée aux exercices du dehors... Le soir, souper et thé. Si c'est jour d'école, maîtres et élèves se livrent aux exercices de lecture, d'écriture et de dessin. En outre, les cartes, les jeux d'échecs ou de dames, et la conversation égayée par la ration de grog jointe à la pipe ou au cigare, amènent tout doucement l'heure du coucher. (2) "

Représentez-vous, dit ce marin dans ses *Feuilles détachées d'un journal de voyage*, l'intérieur d'un navire entièrement éclairé, toutes les ouvertures fermées avec soin et les portes doublées, afin d'empêcher l'air extérieur de pénétrer et le calorique de se perdre. — C'est l'heure du déjeuner : sur chaque table est servi le chocolat fumant, dont les vapeurs mêlées à l'air expiré par l'équipage emplissent le bâtiment d'une brume épaisse. Sur le pont, dont la température est souvent de -40° , tandis que celle de l'intérieur est constamment maintenue à $+10^{\circ}$, des ventilateurs invisibles sont chargés d'opérer le renouvellement incessant de l'air intérieur. Le déjeuner gaiement achevé, l'équipage, couvert de ses vêtements les plus chauds, monte sur le pont, bravant ainsi un changement instantané de température qui n'est pas moins de 50° centigrade, pendant que quelques hommes restent dans l'intérieur pour le nettoyer ou vaquer à la préparation du dîner. Vient ensuite le moment où les officiers du bord président à l'inspection quotidienne et scrupuleuse de l'équipage et du bâtiment, pour s'assurer si l'un et l'autre sont dans un état satisfaisant de propreté (1). Puis chacun se disperse et s'occupe du service qui lui est dévolu, lequel consiste soit à balayer le pont, soit à fournir au cuisinier la provision journalière de neige destinée à la cuisson des aliments, soit à autre chose. Si le temps n'est pas d'une rigueur par trop excessive, quelques-uns vont s'ébattre sur la glace, pendant que d'autres, abrités derrière le vaisseau, dissertent du passé et de l'avenir. A midi, la soupe, la viande salée, les conserves et surtout les pommes de terre, sont livrées en larges rations au vigoureux appétit des marins. L'après-dînée est consacrée aux exercices du dehors... Le soir, souper et thé. Si c'est jour d'école, maîtres et élèves se livrent aux exercices de lecture, d'écriture et de dessin. En outre, les cartes, les jeux d'échecs ou de dames, et la conversation égayée par la ration de grog jointe à la pipe ou au cigare, amènent tout doucement l'heure du coucher. (2) "

En lisant un tel tableau, ne dirait-on pas la peinture d'une vie de sybarites? Mais, si l'on songe que le vaisseau sur lequel l'existence s'écoule ainsi est perdu sous le pôle, au sein d'immenses déserts de glaces qui, dans leur débâcle prochaine, l'écraseront peut-être de leurs débris; — que la formidable température arctique pèse sur lui comme un joug de plomb, et qu'une nuit de plusieurs mois l'enveloppe de ses épaisses ténèbres, ne se sent-on pas pris d'une involontaire admiration pour ces énergiques natures qui bravent si gaiement de telles fatigues et de tels dangers?

Lorsque arriva l'été de 1851, le *Félix* et les bâtiments d'Austin et de Penny rallièrent les ports d'Angleterre, où ils apportèrent, avec la nouvelle du résultat négatif de leurs recherches, un redoublement de désappointement et d'anxiété.

Les efforts de l'expédition américaine ne furent pas couronnés d'un plus heureux résultat. Emprisonnés pendant dix mois entiers au sein d'une énorme banquise, dans le canal Wellington, l'*Adventure* et la *Rescue*, quand vint l'heure de la débâcle, furent emportés d'abord jusqu'à l'extrémité nord du canal, puis, ramenés au sud à travers les détroits, dérivèrent avec le champ de glace pendant un trajet de plus de quatre cents lieues, et ne se trouvèrent libres qu'au milieu de la baie de Baffin, après avoir couru mille fois le danger d'être broyés.

Il semblait vraiment que la jalouse et cruelle nature polaire s'obstinât à garder le secret du sort de ses victimes, et que toutes ses puissances fussent conjurées pour chasser ceux qui, au prix de tant de périls, tentaient de le lui arracher. Mais le dévouement devait être à la hauteur des difficultés et croissait en raison des obstacles.

(1) Si la propreté est une mesure hygiénique partout et toujours, elle est surtout nécessaire aux voyageurs aux régions polaires. L'humidité et le défaut de soins engendrent inmanquablement le scorbut, l'un des nombreux et terribles fléaux de ces contrées. Pour combattre le froid et l'humidité plus dangereuse encore, l'intérieur de plusieurs des vaisseaux envoyés au pôle nord avait été doublé en liège.

(2) Nous empruntons cette citation à la *Revue Britannique*, qui a publié sur les expéditions arctiques plusieurs articles pleins d'intérêt, dont nous nous sommes souvent aidé dans le cours de ce travail.

L'escadre d'Austin et de Penny n'avait pas quitté le détroit de Barrow, qu'un autre bâtiment partait du port d'Aberdeen et faisait voile vers les mers arctiques, sous les ordres du capitaine Kennedy.

Le *Prince-Albert*, après une première et infructueuse campagne de quelques mois opérée l'année précédente, avait été de nouveau équipé, au printemps de 1851, par les soins et aux frais de lady Franklin. C'était une goëlette de quatre-vingts tonneaux seulement; mais sa robuste membrure et ses formes spéciales la rendaient propre à braver les dangers de la navigation arctique. Le commandant en second de cette expédition nouvelle était un enseigne de vaisseau français, M. Bellot, jeune et brillant officier qu'une fin tragique et prématurée, tout en entourant son nom d'une soudaine et sympathique auréole, devait arrêter sitôt dans une carrière de dévouement et de gloire (1).

Refoulé par les glaces dans le détroit du *Prince-Régent*, le *Prince-Albert* dut aller hiverner dans la baie de Batty, sur la côte est du North-Somerset. Sans attendre le retour du printemps, Bellot et le capitaine Kennedy, dans leur impatiente ardeur, entreprirent, au sein des ténèbres d'un hiver polaire, au milieu de privations et de fatigues de tout genre, par un froid de 30° à 40° , une série d'excursions dont l'une ne dura pas moins de trois mois, et dont le périmètre fut d'environ deux cents lieues. Tant d'efforts ne devaient pas être couronnés du succès dont ils étaient si dignes; aucune trace de l'*Erèbe* et de la *Terreur* ne fut découverte. Cependant le nom de Bellot restera attaché à un détroit dont l'existence était restée jusque-là ignorée, et qui sépare le North-Somerset de la presqu'île Boothia, pointe extrême du continent américain.

Pour mieux faire comprendre à nos lecteurs les fatigues qu'un explorateur arctique a à endurer, ses privations, ses épreuves de toute sorte, et l'énergie dont son âme doit être trempée, traçons une esquisse rapide de l'emploi d'une de ces journées.

A la lueur d'un crépuscule blafard, une troupe de cinq à six hommes se met en marche (celle que conduisaient Kennedy et Bellot n'était pas plus nombreuse). Leur corps est couvert d'épais vêtements de laine ou de fourrures, leurs pieds sont chaussés de larges raquettes, leurs yeux sont protégés contre le dangereux éclat de la neige (2) par une paire de lunettes en serge verte ou par un masque en fil de fer. Quelques traîneaux, attelés de chiens esquimaux, sont chargés de leurs instruments d'observation et de leurs provisions (peumican, biseuit, thé, sucre, farine, esprit-de-vin). La caravane s'avance péniblement sur un terrain mouvant et raboteux, tantôt escaladant des collines hautes et escarpées, tantôt s'enfonçant jusqu'aux genoux dans des flaques d'eau glacée. Un large courant d'eau libre vient à barrer le chemin : on le franchit, comme on peut, à l'aide du bateau Helkett en caoutchouc. Cependant la bise cingle les visages de son souffle aigu et les sillonne de profondes gerçures, comme feraient, dit Bellot, des lanières de cuir maniées par un bras vigoureux. Sous les morsures du froid, le sang s'arrête, la peau bleuit d'abord et tourne bientôt au blanc mat; une énergique friction de neige est nécessaire pour rétablir la circulation. L'air expiré se condense à peine au sortir de la bouche et se transforme en neige. La barbe, collée aux vêtements, ne fait plus qu'un avec eux, et des ciseaux seuls pourraient l'en détacher. Soulevée par le terrible *snow-drift* (3), la neige fouette les visages de ses épais tourbillons, s'insinue dans les narines et dans la gorge, et, suspendant aux cils ses flocons glacés, soude l'une à l'autre les paupières et aveugle. Si, le froid se relâchant de ses rigueurs, le dégel lui succède, les difficultés de la marche deviennent insurmontables : le sol détrempé se convertit alors en un immense marécage dans lequel hommes, chiens et traîneaux s'embourbent à chaque pas. A tous ces fléaux viennent se joindre la réfraction polaire et ses cruels mécomptes : la blanche enveloppe qui recouvre la terre est d'un éclat tel, qu'elle ne tarde pas à donner le vertige; la vue se trouble et ne sait plus apprécier

(1) Joseph-René Bellot est né à Paris, le 18 mars 1826; mais, emmené fort jeune à Rochefort, où sa famille habite encore, il considéra toujours cette dernière ville comme sa patrie. Ce fut, en effet, aux bienfaits de quelques familles charitables et de la municipalité de Rochefort qu'il dut une éducation libérale que son père, modeste maréchal-vétérinaire chargé de famille, n'aurait pu lui procurer. Tour à tour embarqué sur les vaisseaux le *Friedland* et le *Suffren*, ce fut à bord de la corvette le *Berceau*, destinée à disparaître bientôt après d'une façon si mystérieuse, qu'il conquit au combat de Tamatave l'épaulette d'enseigne et la croix de la Légion d'honneur; il avait dix-neuf ans. Que ne promettait pas un tel début?

(2) Les Esquimaux s'arment aussi d'un masque ou *guggle*. Le *snow-blindness* (cécité causée par l'éclat de la neige) est le châtement de l'imprudent qui contemple trop longtemps et sans voile la nature dans l'éblouissante splendeur de sa parure d'hiver.

(3) Tempête de neige.

les distances ; sous l'influence de la réverbération de la lumière, il semble que l'air s'épaississe ; les objets perdent leurs proportions, au point qu'à quelques pas un renard prend à l'œil la grosseur d'un ours monstrueux ; les inégalités du terrain disparaissent et se perdent dans un plan uniforme ; le pied se lève pour franchir un monticule et retombe dans le vide. S'agitant dans une atmosphère indécise, le voyageur ébloui n'avance qu'en trébuchant et comme à tâtons (1).

Après avoir marché ainsi pendant dix à douze heures, la caravane arctique fait halte pour prendre quelque repos, heureuse si elle a pu faire huit à dix milles en avant. Dans les déserts brûlants de l'Afrique, le chamelier trouve du moins, le soir, le puits de l'oasis et peut s'endormir sous le couvert d'un palmier. Dans les mornes steppes du pôle, le voyageur, ayant sur sa tête un ciel d'airain, sous ses pieds une terre glacée, en proie à un froid de 25 à 40 degrés, doit chaque soir, après une journée de labeur, dresser pour la nuit son caravansérai : caravansérai étrange et qui ne ressemble en rien à ceux des solitudes de l'Orient : des moellons de neige durcie en composent les murs et un morceau de glace en forme le toit. Plusieurs heures d'un pénible travail sont nécessaires pour construire cette hutte, imitée de l'architecture des Esquimaux. Cependant les voyageurs arctiques ne parlent de ces misérables abris qu'avec reconnaissance ; la neige dont ils sont faits, étant par sa nature, comme on sait, un des plus mauvais conducteurs du calorique, est plus propre que tous les autres matériaux à les rendre chauds et relativement confortables : prévoyance admirable du Créateur, qui a partout placé le remède à côté du mal.

Après avoir avalé à la hâte un morceau de pemmican, dégelé à l'aide de la lampe à esprit-de-vin, et assaisonné de quelques gouttes de thé, les voyageurs s'étendent sur leur couche de neige et s'endorment d'un lourd sommeil, après avoir pris toutefois la précaution de s'appliquer sur la poitrine leurs gants et leurs chaussures pour les sécher. Le lendemain matin, chacun quitte de bonne heure, et non sans quelque regret peut-être, son lit glacé. A un signal, on voit aux environs de la hutte de blancs monticules de neige s'agiter tout à coup, et de dessous chacun d'eux sort un des chiens de l'attelage, qui accourt réclamer sa pitance de pemmican ou de chair de phoque (2). Après un maigre déjeuner, la troupe voyageuse reprend sa pénible marche, alourdie encore par ses vêtements de laine, que la neige de la veille, fondue pendant la nuit par la chaleur du corps et transformée en glace par l'air extérieur, rend durs, pesants et froids comme des manteaux de plomb.

Et c'est ainsi que se succèdent les jours pendant plusieurs mois. Laquelle doit-on admirer le plus ici de l'énergie de l'homme luttant contre de semblables obstacles, ou de l'étonnante élasticité dont le Créateur a doué ses organes physiques, et qui les rend propres à affronter d'aussi redoutables épreuves de tout genre ? Cependant ce n'est pas impunément que le corps humain s'y expose, et plus d'un explorateur des régions polaires s'en est revenu atteint de cruelles infirmités, dont les plus ordinaires sont le scorbut et surtout les rhumatismes. « Un jour et une nuit sous le pôle, a dit un voyageur célèbre, fatiguent et vieillissent plus l'homme qu'une année entière passée ailleurs. »

Il est vrai que, comme compensation aux fatigues dont elle accable le voyageur dans ces régions de frimas, la nature, selon la remarque de Bellot lui-même, semble tenir pour lui en réserve ses phénomènes les plus magnifiques. Le ciel surtout devient le théâtre de scènes grandioses : tantôt c'est le halo qui couronne la lune ou le soleil de sa pâle auréole ; tantôt ces deux astres, reflétant leur disque sur un nuage ou sur plusieurs à la fois, semblent se répéter et marchent escortés de parhélies, d'anthélies ou de parasélènes, comme d'autant de nouveaux soleils ou de lunes nouvelles. Il arrive parfois que plusieurs de ces météores brillent en même temps, comme si la prodigieuse nature eût tiré de son écriin ses parures les plus riches ; alors l'œil du spectateur jouit d'une

de ces fêtes splendides que nos latitudes tempérées ne contempleront jamais. Sous l'influence de la réfraction, les aspects que présente la lune sont aussi bizarres que variés : quelquefois ses bords inférieurs paraissent découpés de dentelures, comme le sont les roues de certaines machines ; d'autres fois, l'astre laisse tomber un long faisceau de rayons, qui, s'appuyant sur la terre, semble un pilier colossal au sommet duquel apparaît le disque lunaire, comme un flambeau sur son support.

Souvent, pendant la longue nuit polaire dont elle est le soleil intermittent, l'aurore boréale allume au-dessus du pôle ses éclairs électriques et en illumine la coupole de ses feux variés. Ce météore revêt mille formes diverses, qui luttent d'imprévu et de magnificence : tantôt c'est une écharpe resplendissante jetée autour du ciel comme une ceinture lumineuse, et dont les extrémités reposent sur l'horizon ; tantôt ce sont de vastes colonnes de feu dont la base touche la terre et dont le sommet se perd dans les nues, ou bien des étendards qui flottent dans les airs et y déploient l'éclat de leurs mille couleurs. Une autre fois, défilant la palette la plus riche et le pinceau le plus prestigieux, le Protée céleste varie ses nuances à l'infini et parcourt successivement toute la gamme du prisme ; après avoir rapidement effleuré le ciel, il s'éteint tout à coup, puis reparait un instant pour s'évanouir encore. Quelquefois le météore s'annonce par des traînées de lumière qui semblables aux fusées d'un feu d'artifice, irradient soudain du pôle au zénith, et, grandissant insensiblement en nombre et en éclat, incendient bientôt le firmament de leurs feux et forment le tableau le plus imposant et le plus magnifique. Le ciel alors pétille d'étincelles, qui crépitent et sifflent comme feraient les pièces d'un immense bouquet pyrotechnique.

Le ravissement dont la vue de ces splendides phénomènes remplit l'âme du voyageur n'est pas exempt d'effroi ; une cruelle expérience lui a appris à voir en eux les ordinaires avant-coureurs de l'ouragan.

Il arrivent souvent que les aurores boréales franchissent les limites du cercle polaire ; on en a même vu qui, projetant leurs feux jusque par delà le cercle tropical, illuminaient l'hémisphère presque entier. Dans la nuit du 28 au 29 août 1859, Paris put jouir de ce rare spectacle, que contemplèrent en même temps divers lieux beaucoup plus éloignés du pôle, tels que Rome et les Antilles. Par une remarquable coïncidence, l'hémisphère méridional eut aussi, quelques jours après, son orage électro-magnétique ; le 1er septembre, une aurore australe fut vue au Chili. On se rappelle quelles étranges variations agitérent alors l'aiguille aimantée ; devenue soudain comme affolée, elle se tournait successivement, sans méridien fixe, vers les divers points de la rose des vents. Pendant plusieurs jours, le magnétisme terrestre, ayant perdu son équilibre, parut bouleversé, et les télégraphes électriques des deux mondes divaguèrent et ne transmirent que des messages incohérents. Les ouragans qui, pendant le mois suivant, semèrent les naufrages sur nos côtes et firent de si nombreuses victimes, n'étaient pas sans doute étrangers à cette grande tempête magnétique, dont le monde savant a suivi les phases avec la plus active curiosité.

Le mirage polaire, s'il est une occasion fréquente d'erreurs et de mécomptes, est également pour les yeux une source de jouissances aussi vives que variées ; car les déserts glacés du pôle ont leur mirage, comme les brûlantes solitudes de l'Égypte et de l'Arabie. Les ardeurs continues d'un soleil qui ne se couche point pendant des mois entiers, succédant aux froids intenses d'un long hiver, échauffent le sol, et par suite les couches atmosphériques inférieures, qui, devenues ainsi plus légères, livrent un facile passage aux rayons lumineux. Venant à rencontrer ensuite les couches supérieures restées plus froides et plus denses, ces rayons ne peuvent les franchir, et, s'y réfléchissant comme sur la glace d'un miroir, présentent à l'œil l'image renversée des objets. L'équilibre de l'air est alors instable, ses diverses zones augmentant de densité à mesure qu'elles s'élèvent, ce qui est le contraire de leur état normal. Qu'on se figure l'effet produit par un paysage arctique se peignant ainsi sur la surface du ciel. Qu'est-ce donc lorsque cette première image, se redressant sur une seconde couche d'air plus élevée, reparait renversée sur une troisième ? Ces trois images, s'échelonnant en sens inverse sur trois plans superposés, composent une scène des plus étranges. Le spectateur fasciné croit assister à la réalisation d'un de ces rêves impossibles dans lesquels l'imagination aime parfois à se jouer. Si c'est un train d'*ice-bergs* voyageurs, qui réfléchit ainsi ses obélisques et ses coupoles sur ce triple miroir, la scène atteint aux dernières limites du fantastique et défie toute description. Le moindre mouvement qui agite l'air compromet l'équilibre du fragile édifice aérien ; si le vent vient à le toucher de son souffle le plus léger, on voit ses

(1) Le capitaine danois Heinson, voyant toujours fuir devant lui une terre que ses yeux, trompés par ce même phénomène, estimaient à une faible distance, vira de bord, épouvanté, et raconta qu'il avait été retenu par des rochers d'aimant cachés sous l'eau.

Les propriétés acoustiques de la nature polaire sont non moins étonnantes. L'atmosphère y devient d'une telle sonorité, que le bruit de la chute d'une pierre prend parfois les proportions de la décharge d'une pièce d'artillerie.

(2) Les chiens esquimaux couchent en plein air, quelque rigoureuse que soit la température. La neige, en tombant sur eux pendant la nuit, les couvre d'un manteau moelleux et chaud, épais souvent de plusieurs pieds, à travers lequel la chaleur de leur respiration suffit à frayer un passage pour le renouvellement de l'air vital. Dans les îles Shetland, on laisse les troupeaux de moutons errer ainsi pendant l'hiver et s'abriter sous la neige que le ciel fait pleuvoir sur eux à flocons pressés.

lignes vaciller et ses teintes se confondre, puis bientôt il s'évanouit comme un songe (1).

Ce jour et cette nuit polaires de plusieurs mois ne sont-ils pas à eux seuls un spectacle unique ?

Parfois, pendant que le soleil promène au ras de l'horizon son globe élargi et semble vouloir disparaître, la lune élève d'un côté du ciel son disque d'argent, comme si elle voulait lui disputer l'empire et éclairer une nuit absente ; mais bientôt, vainqueur des ténèbres, le soleil remonte vers les hauteurs des cieux, et l'astre des ombres, s'effaçant devant l'éclat de ses rayons, se perd peu à peu dans le pâle azur du firmament.

Quel moment solennel que celui où, faisant ses adieux à la terre et lui jetant son dernier rayon, triste et morne comme le suprême regard d'un mourant, le soleil disparaît et semble s'éteindre, abandonnant à la nuit l'empire de la nature ! Aux funérailles de son époux, la terre gémit par la voix des brises plaintives ; veuve pour de longs mois, elle prend le deuil, et, s'enveloppant de ténèbres et de frimas comme d'un voile funèbre, elle s'endort sous son blanc linceul de neige. Dès lors tout devient triste et désolé, tout semble pleurer un absent. La vie paraît suspendue. Les voyageurs racontent qu'en voyant les ombres envahir la terre et le ciel, les animaux eux-mêmes semblent frappés de terreur, et que les loups poussent de lamentables hurlements. Kane vit ses chiens de Terre-Neuve, sous l'influence de cette nuit lugubre, devenir fous, puis mourir. Bientôt oiseaux et quadrupèdes émigrent vers un climat moins farouche, ou, s'enfonçant sous la neige comme les ptarmigans, se plongent dans un sommeil torpide. Semblable à un royaume sans maître, le ciel, pendant l'absence de son roi, est en proie à l'anarchie ; les vents et les tempêtes s'en disputent les espaces. C'est à peine si le pâle crépuscule polaire atténue les ombres qui le voilent, et si la lune parvient à trouer les tourbillons de neige soulevés par l'ouragan, et à faire glisser au travers de cette voûte épaisse un rayon affaibli, comparé par Bellot au jour incertain qui tombe d'un soupirail dans l'obscurité d'un cachot. Lorsqu'il se voit pour la première fois enseveli dans les ténèbres silencieuses de la longue nuit polaire, l'homme, dit le célèbre Parry, ne peut se défendre d'un involontaire effroi et se croit transporté en dehors du domaine de la vie. Ces mornes et ténébreux déserts lui apparaissent comme ces espaces incréés que Milton a placés entre l'empire de la vie et celui de la mort (2).

Mais aussi quelle fête sur la terre et dans le ciel, lorsque le soleil revient de son long exil et que, lançant par-dessus l'horizon sa première flèche d'or, il annonce le retour de la chaleur et de la lumière ! Se réveillant de sa longue léthargie, la terre tressaille sous ce rayon fécondant et sent la vie agiter son sein. Bientôt elle aura secoué son linceul de neige et de glace, et, jusque sous le pôle, le penchant de ses vallées se parera de verdure et de fleurs.

« Je comprends aujourd'hui, s'écrie Bellot en présence de ce spectacle, le culte que certaines peuplades rendent au soleil et les fêtes instituées en son honneur par les anciens Scandinaves ! »

LUCIEN DUBOIS.

Le Correspondant.

(1) Parmi les faits de ce genre mentionnés dans les annales des voyages, celui que raconte Scoresby est assurément l'un des plus extraordinaires. Un jour, le célèbre baleinier, jetant les yeux vers une certaine partie du ciel, y aperçut, à son grand étonnement, l'image renversée d'un navire qui ne pouvait être le sien. D'où venait ce vaisseau qui semblait ainsi naviguer la tête en bas dans l'Océan sans rivage du firmament, ou plutôt avoir jeté l'ancre dans les nuées ? Quelle ne fut pas la stupéfaction de Scoresby lorsque, examinant la scène à l'aide du télescope, il reconnut, à ne pouvoir s'y méprendre, dans ce bâtiment aérien, le *Fame*, le navire que commandait son père, et qui, à son insu, était venu tout récemment mouiller dans une anse à dix lieues du point où il se trouvait !

(2) Notons ici un fait touchant : la plupart des animaux qui habitent les régions arctiques, tels que lièvres, renards, perdrix, etc., changent de couleur quand vient l'hiver et se couvrent d'une fourrure ou d'un plumage d'une blancheur immaculée : soit que la nature polaire, en leur donnant sa livrée, veuille les mettre en harmonie avec elle-même ; soit que plutôt la providence divine, toujours admirable envers ses plus infimes créatures, ait voulu vêtir chaque année les animaux d'une robe d'hiver plus chaude, eu égard à sa couleur, ou les soustraire à l'œil de leurs ennemis en les peignant de la nuance uniforme des lieux où ils vivent.

EDUCATION.

Influence de la Famille sur l'Enfant et sur son avenir.

La *Famille*, ce centre d'affections au milieu duquel Dieu a voulu que chaque homme fût placé en naissant, n'offre-t-elle pas, outre le foyer qui réchauffe et développe le cœur, une arène où s'exercent toutes les vertus de la société ? Si cette école domestique était vraiment ce qu'elle doit être, si chacun savait y occuper la place que lui assignent ses droits et ses devoirs, elle serait la meilleure préparation pour la vie sociale.

En effet, comment l'enfant accoutumé à aimer, à respecter l'autorité paternelle, à rendre à ses parents âgés les égards et la déférence qui leur sont dus, ne respecterait-il pas, devenu homme, les lois de son pays et les magistrats commis à leur garde ? Comment l'enfant accoutumé, dès ses premières années, à user de support avec ses jeunes frères, à les protéger plutôt qu'à les opprimer, à souffrir de leurs peines, à partager leur joie, à respirer avec eux cette atmosphère de paix et d'amour qui enveloppe une famille bien unie ; comment cet enfant, devenu homme, ne porterait-il pas dans la société ce degré de bienveillance et de dévouement qui excuse les torts, supporte les faiblesses, se désiste volontairement d'une partie de son droit au profit de son prochain, et n'oublie dans aucune circonstance que le bien général doit dominer les intérêts particuliers ? Comment l'enfant qui aura pris l'habitude de respecter la vérité jusque dans ses jeux, qui n'aura jamais abusé de la crédulité de son frère ou de la faiblesse de sa sœur, comment ne serait-il pas loyal dans toutes ses transactions avec les hommes, et esclave de sa parole, qu'il ne donnera jamais légèrement, il est vrai, parce qu'il aura appris à en estimer la valeur ? Comment l'enfant accoutumé à traiter les domestiques avec politesse, à se montrer reconnaissant du moindre service, ne serait-il pas en toutes circonstances, juste, humain, généreux envers ses semblables ?

Oui, les habitudes contractées sous le toit paternel déteignent sur tout le reste de la vie, et les principes sucés avec le lait laissent des traces indélébiles ; des passions ou des influences étrangères peuvent réussir à neutraliser pour un temps leur action sur la vie, mais ils ne sont pas pour cela effacés du cœur, et tôt ou tard ils reparaissent sous forme de remords, ou, ce qui vaut mieux, sous celle de repentir.

Cette conviction devrait encourager les parents à la plus grande fermeté dans la discipline domestique, à la plus scrupuleuse vigilance sur les rapports de leurs enfants entre eux ; mais hélas ! ce devoir est en général peu compris, ou du moins fort inexactement pratiqué, et vous verrez souvent les parents les plus stricts, les plus sévères pour tout ce qui concerne l'instruction, les heures consacrées aux leçons et l'exactitude avec les personnes chargées de les donner, se montrer passablement insouciant sur la direction de la vie privée de leurs enfants ; on croirait même, parfois, qu'ils cherchent à compenser leur sévérité quant aux études, par mille petites gâteries matérielles qui peuvent cependant devenir un poison moral, selon la manière dont l'enfant en use ou s'y accoutume.

Une des plus fâcheuses tendances de notre époque, c'est la perturbation jetée dans la société par ce qu'on appelle le radicalisme, cette espèce de sourde révolte contre toute supériorité, et contre toute règle, ce besoin de nivellement, qui déclassé les individus, affaiblit l'autorité la plus légitime et substitue les impressions aux principes. On redoute, on déplore cette disposition, trop générale, on se demande comment y remédier, et l'on ne s'aperçoit pas que le germe en est cultivé, réchauffé au sein de presque toutes les familles, même de celles qui anathématisent le plus vigoureusement le radicalisme et ses conséquences.

Soit faiblesse, soit bonté, soit réaction contre l'autocratie exagérée des chefs de famille d'autrefois, on a beaucoup répété depuis plus d'un demi-siècle, qu'un père devait aspirer, avant tout, à devenir l'ami de ses enfants, qu'il fallait abjurer l'autorité pour obtenir la confiance ; et, dans le désir d'atteindre ce but, les pères oublient trop souvent qu'ils sont chefs de famille responsables, et que, s'ils renoncent au droit de diriger leurs enfants, les confidences qu'ils en recevront un jour pourront bien leur signaler leurs propres fautes. Oui, un père doit être l'ami de son fils, mais non son camarade ; un ami grave et sympathique auquel on va demander conseil et appui, et sur les lumières duquel on aime à compter. Oui, nous devons chercher à obtenir la confiance de nos enfants, il vient même un âge où elle doit être entre eux et nous le plus puissant des liens, mais c'est une erreur de supposer que l'exercice de l'autorité la refoulera.

Si cette autorité, toujours juste, se trouve être l'expression de

principes dont l'enfant appréciera peu à peu la valeur et la nécessité, elle vous ouvrira son cœur au lieu de le fermer. Mais dût-il en être autrement, une nuance de crainte dût-elle, pendant quelques années, voiler l'amour de nos enfants, nous n'en devons pas moins persister dans l'exercice de nos droits; c'est un devoir dont les chefs de famille ne peuvent se départir sans faire courir de grands risques à leurs enfants.

Outre l'autorité qu'il est nécessaire de maintenir, il faut aussi savoir imposer le respect; ne craignez pas qu'il nuise à la manifestation de la tendresse; la familiarité du langage, le sans-gêne des manières, lui sont bien plus funestes; car les égards, la déférence, loin de contraindre ce sentiment, en relèvent souvent la grâce. C'est aux mères surtout qu'appartient la surveillance de ces petits détails de politesse que plusieurs personnes appellent puérils, et dont l'habitude, prise dès l'enfance, exerce d'heureux résultats sur l'ensemble de la vie. Ce serait ici presque le cas de dire que de l'habitude procède le principe, car on a vu plus d'une fois la bienveillance du cœur se développer par l'usage de l'urbanité: c'est un de ces cas rares et exceptionnels où le travail semble s'accomplir de l'extérieur à l'intérieur. On ne reconnaît pas assez généralement l'affinité qui existe entre la délicatesse du cœur et celle des manières, elle est immense, quoique souvent insaisissable, et voilà pourquoi j'associe dans ma pensée le respect pour l'autorité des parents, avec la déférence extérieure. L'impertinence des lèvres manifeste assez ordinairement l'insubordination de l'esprit; de même la rudesse du langage, la brusquerie des mouvements, s'allient presque toujours à un certain degré de révolte ou d'indifférence. L'enfant qui viendra se jeter contre vous la figure barbouillée et les mains noircies, n'aura pas l'intention de gâter votre robe, mais son action irréfléchie prouvera qu'il s'inquiète du moins fort peu de la ménager. La petite fille qui entre dans la chambre de sa mère, les cheveux en désordre, les souliers crottés, ne se sera certainement pas dit à l'avance: Je veux salir le tapis, et cela m'est fort égal que maman me trouve mal peignée; mais son insouciance prouve qu'il lui importe peu d'être agréable à vos regards et de respecter l'ordre et la propreté de votre appartement. Un jeune garçon s'est installé en l'absence de son père dans son grand fauteuil, il s'y prélassait complaisamment, et l'occupe même sans scrupule lorsque son père est revenu. Il ne s'est pourtant pas dit, en tout autant de termes: Pourquoi me hâterais-je de céder cette place! papa sera tout aussi bien sur un autre siège, je suis parfaitement ici, et j'y reste, ne faut-il pas que je jouisse à mon tour? mais s'il ne s'est pas adressé tous ces raisonnements, son immobilité témoigne de son égoïsme et de la déplorable habitude de considérer déjà son père comme un égal, pour lequel il est inutile de se déranger. C'est ce sentiment d'égalité qui est le plus dangereux en éducation, et malheureusement il se glisse sous mille formes dans la famille comme dans la société.

L'enfant ne peut s'affranchir tout à coup, il est vrai, d'une espèce de dépendance, où le retiendrait sa faiblesse, à défaut de plus graves raisons; mais il est fort disposé à regarder comme un *dû* les soins qu'on lui rend, les plaisirs qu'on lui accorde: *S'il vous plaît et merci* son des mots bannis de son vocabulaire: *Donnez-moi mon déjeuner? Je voudrais aller me promener. Souperons-nous bientôt? j'ai faim.* Voilà à peu près dans quels termes, non seulement les jeunes enfants, mais les adolescents, expriment leurs besoins et leurs fantaisies; et lorsqu'on les a satisfaits, ils tourment le dos sans mot dire. Pourquoi remercieraient-ils? on leur a donné ce qu'on leur devait. . . Ce dédain de la politesse des expressions qui, dans une maison bien réglée, doit être la manifestation de la reconnaissance du cœur, conduit insensiblement au sans-gêne des manières, si choquant chez les jeunes hommes de nos jours. Tel qui se permet de paraître en robe de chambre dans le salon de sa mère, ou de fumer un cigare en ayant sa sœur ou sa femme à son bras, ne serait pas arrivé à ce degré de malséance, si, tout enfant, on l'avait habitué à se servir en toute occasion de ces deux terribles mots: *merci* et *s'il vous plaît*, et à ne point se considérer comme chez lui dans la chambre de sa mère ou dans le cabinet de son père; si plus tard on l'avait astreint à régler le temps de ses promenades, de ses récréations, de son travail même, d'après les habitudes de ses parents, il se ferait même, devenu homme, un véritable scrupule de rentrer à la maison au milieu du repas de la famille, ou, qui pis est, d'en faire retarder l'heure.

Ce sont là de bien petites choses, me dira-t-on, et si les parents n'y attachent pas d'importance, les enfants ne sont pas très-couppables en les négligeant; petites choses, il est vrai, mais à mon avis thermomètre de bien plus grandes. Lorsque je verrai régner dans une famille la subordination, le respect envers les supérieurs, les égards réciproques et ce degré de politesse et d'urbanité qui constitue les bonnes manières, j'en conclurai tout naturellement qu'une vie extérieure aussi bien ordonnée témoigne du parfait état de l'or-

dre intérieur, et je dirai que, dans cette maison, on doit non-seulement professer des principes, mais, ce qui vaut beaucoup mieux, les respecter et les pratiquer; qu'il doit non-seulement y avoir de l'affection entre les membres de cette famille, mais qu'elle se manifeste dans les moindres actes de la vie. De même que dans un pays où je verrai les règlements de police respectés, et les agents de la force publique obéis, je conclurai de ces détails extérieurs que l'autorité est forte et la loi puissante.—(1).

(La fin au prochain numéro.)

De la Calligraphie.

VII.

QUESTION.

POURQUOI COMMENCER L'ÉCRITURE PAR L'ÉTUDE DES LETTRES À COURBES PLUTÔT QUE PAR LES LETTRES DROITES?

RÉPONSE.

Il n'est pas de méthode dont il ne soit possible d'obtenir des résultats; seulement les unes réclament plus d'efforts et plus de temps que les autres; mais un maître zélé sait tirer parti de toute méthode, comme de tout procédé, de tout instrument: il suffit pour cela qu'il possède la connaissance approfondie de la chose enseignée, et qu'il sache quelles dispositions cette chose exige d'un commençant, afin de pouvoir les faire naître ou les développer chez ses élèves. Or, tout instituteur peut posséder cette double notion; car si l'une s'acquiert facilement par l'étude réfléchie, l'autre s'acquiert sûrement par l'observation attentive.

Plus que jamais, on étudie les méthodes, on médite sur les procédés; mais on n'observe peut-être pas assez, et comme il conviendrait, les enfants, surtout les jeunes enfants; cependant, cette étude, en complétant heureusement les autres études ayant pour but la science pédagogique, apprendrait mieux encore à tout maître à reconnaître les bonnes méthodes; car une marche fondée sur la nature, bien appropriée aux tendances des enfants, rend nécessairement une méthode plus avantageuse pour l'enseignement que tout autre qui ne réunit pas ces qualités essentielles. Aussi convient-il d'entrer dans quelques développements sur la question posée, surtout parce qu'elle est une question principale, fondamentale de méthode, et des plus propres, si chacun veut bien l'étudier convenablement, à contribuer aussi au perfectionnement de l'enseignement de l'écriture. Rien, en effet, ne peut assurer des progrès rapides et sûrs dans une classe comme une méthode d'écriture dont les principes et les procédés sont aisés à démontrer pour le maître, et dont les exercices sont faciles à suivre pour les élèves.

On me demande pourquoi on doit commencer par les lettres à courbes plutôt que par les lettres droites; je répondrai:

1o Parce que l'enfant produit plus facilement, et de préférence, des lignes courbes que des lignes droites, telles que l'*i*; et la preuve, c'est que l'élève fait, en commençant par ces dernières, et souvent pendant plusieurs mois, l'*i*, l'*u*, courbes du haut;

2o Parce que la pratique des courbes combat avec plus de succès la disposition si grande chez l'enfant d'appuyer sur le crayon ou sur la plume, et qu'elle peut seule, en outre, disposer la main à exécuter facilement et convenablement les parties courbes des lettres *i*, *m*, etc.;

3o Parce que le *C* peut seul, par sa tête, indiquer clairement à l'enfant le point où les liaisons doivent être remontées, et par là, faciliter et assurer aux commençants l'égalité entre leurs lettres, lorsqu'ils exécuteront des groupes ou des mots, ainsi que la régularité de leur écriture, même quand ils écrivent entre deux lignes;

4o Parce que s'il est naturel, très-avantageux d'exercer les élèves à lier graduellement les lettres de même forme ou s'exécutant par les mêmes mouvements, aussitôt après qu'ils ont exécuté isolément celles d'une même série, il faut cependant que le travail relatif à cet exercice soit également facile, à la portée de l'enfant, surtout parce que sa main tremblante ne saurait encore tracer en une fois, après quelques leçons, sans en déformer les caractères, d'autres groupes que ceux qui sont formés des lettres à courbes. Ceux-là seuls exigent, et, par là, permettent, sans qu'il en résulte d'inconvénient, une interruption dans leur tracé;

5o Parce qu'en ne faisant exécuter les lettres *t*, *i*, *u*, *j*, qu'en dernier, on obtient deux résultats avantageux: on gagne le temps

(1). Extrait des *Lettres à une jeune mère*, par l'auteur des *Réalités de la vie domestique*, etc., etc. (In-18, 2e édition, 1857; à Paris, chez Meyrueis, rue de Rivoli, 174.)—Prix: 1 fr. 25 c.

que l'enfant mettrait, au début, à étudier et à faire ces lettres, puisqu'elles ne sont autre chose que la 2e. partie des lettres *a, d, g*, qu'il connaît, et il les trace mieux après avoir formé ces dernières au moyen d'un *C* dont la liaison, qui passe par la tête de cette lettre, est un *guide sûr* pour la réussite de la 2e. partie qui se fait en re descendant sur cette liaison ;

6o Enfin, parce qu'en débutant par les lettres *t, i, u, j*, ou par celles de toute autre série, on ne peut faire des assemblages de lettres ayant un *sens* ; en commençant par les lettres de forme ovale, on peut tout de suite, au contraire, si l'on éprouve la nécessité de varier le travail de l'enfant avant que sa main soit suffisamment façonnée à ces caractères, lui faire écrire des mots composés de lettres de cette seule série, tels que *cage, âge, gage, coy, etc.*, applications faciles et propres, en lui apprenant le but des figures qu'il trace, à l'intéresser, à lui faire aimer l'étude, et, par suite, à hâter ses progrès. C'est ce triple résultat que doivent avoir pour but, même les exercices élémentaires de toute méthode logique et rationnelle, ainsi que les leçons du maître ; car rien ne stimule les jeunes élèves comme la joie que leur causent leurs premiers succès.

J. TAICLET.

(Conférences sur l'écriture.)

Exercices pour les Élèves des Écoles.

EXERCICE DE GRAMMAIRE.

Syntaxe des conjonctions.

DICTÉE.

Un journal publiait dernièrement une lettre qui confirme certains détails intéressants sur la manière dont un jeune homme avait sauvé, pendant la Terreur, un grand nombre d'individus qui sans lui auraient péri sur l'échafaud.

Ce jeune homme se nommait *Labussière* ; il était employé au Comité de salut public et en même temps secrétaire particulier du trop fameux représentant Legendre, conventionnel régicide et très-puissant dans le Comité. C'est celui-là même qui fit à la Convention la proposition de couper en quatre-vingt-six morceaux le corps du roi martyr, pour les envoyer aux quatre-vingt-six départements de la République ! Proposition *agréée*, mais qui, pour l'honneur de la France, ne fut pas suivie d'effet.

Maintenant je vais vous apprendre comment s'y prenait le brave Labussière pour sauver les victimes vouées à la mort par les *patriciens*. Il allait tous les jours aux bains Vigier du Pont-Royal ; il y portait avec lui, et bien mystérieusement, les dossiers des personnes qu'il voulait sauver, et il les détruisait dans son bain. Ces noms-là étaient oubliés, et, au bout d'un certain temps, ayant à sa disposition des mandats de sortie de prison, signés en blanc par Legendre, il sauvait ainsi, à l'aide d'un employé nommé Leblond, un grand nombre de victimes, particulièrement les comédiens français, arrêtés comme aristocrates, sur la dénonciation de Dugazon et autres.

Vigier fut sauvé de la même manière : aussi, pendant le reste de sa vie, Labussière a eu gratuitement ses entrées aux bains de cet industriel sur tout le cours de la Seine. Mme. de Beauharnais fut ainsi sauvée. Ma mère dut la vie à Volant, le membre du Comité de salut public le moins scélérat. Hoche dut particulièrement son salut à Carnot, qui pourtant l'avait fait arrêter.

Dix années après ces événements, la Comédie-Française, voulant reconnaître les services que lui avait rendus Labussière, donna à son profit, à la Poite-Saint-Martin, une brillante représentation à laquelle le premier Consul et sa femme assistèrent. A cette occasion, Labussière vint me trouver à mon cabinet au Tribunal, pour que j'allasse supplier Mme. Bonaparte de prendre une loge pour sa maison. Cette excellente femme m'accueillit avec une extrême bonté, se rappela parfaitement tout ce qu'elle devait à Labussière et me remit pour sa loge trois mille francs.

Moi et mon ami Février, trésorier du Tribunal, nous nous chargeâmes de la surveillance de la recette de la représentation, qui produisit quinze mille francs. Le premier Consul y ajouta trois mille francs. Ces sommes réunies furent placées sur l'Etat, au nom de Labussière, qui mourut quelques années après.

Exercices.

Relevez les conjonctions contenues dans le premier alinéa.—Il n'y a pas de conjonction, il n'y a que des adjectifs conjonctifs, *qui, dont, qu*.

Relevez les conjonctions contenues dans le second alinéa.—Il n'y a que la conjonction *et*, qui y est deux fois, et la conjonction *mais*.

Ces conjonctions régissent-elles l'indicatif ou le subjonctif?—Elles ne régissent ni l'un ni l'autre : le verbe est déterminé à tel mode par la composition de la phrase ou par une autre conjonction.

Donnez une conjonction qui puisse régir un mode plutôt qu'un autre.—*Si* veut toujours l'indicatif après lui ; *comme* veut aussi l'indicatif ou le conditionnel.

Y a-t-il dans le même alinéa des adjectifs conjonctifs ? A quel genre et à quel nombre sont-ils ?—Ces adjectifs sont *qui* singulier masculin, se rapportant à *Legendre*, et *qui*, féminin singulier, se rapportant à *proposition*.

Quelles sont les conjonctions contenues dans le troisième alinéa ?—Il y en a plusieurs : *comment, et, et, et, comme*.

Quelles sont parmi ces conjonctions celles qui régissent leur verbe à un certain mode ?—Ce sont *comme* et *comment*.

Quel mode régit la conjonction *comment* ?—*Comment* régit l'indicatif : je vous apprends comment il s'y prenait.

Peut-il régir un autre mode ?—Il pourrait régir le conditionnel dites-moi comment il s'y prendrait dans ce cas-là, etc.

Quel mode régit la conjonction *comme* ?—Elle régit l'indicatif plus souvent, et quelquefois le conditionnel aussi bien que *comment*.

Régit-elle un verbe ici ?—Oui, mais le verbe est sous-entendu : les comédiens arrêtés comme aristocrates signifie comme (les) aristocrates (étaient arrêtés).

Y a-t-il dans le même alinéa un adjectif conjonctif ?—Oui, il y a que féminin pluriel, se rapportant à *personnes, les personnes qu'il voulait sauver*.

Relevez les conjonctions contenues dans le quatrième alinéa ?—Il n'y a que *aussi* et *ainsi*, qui sont quelquefois donnés comme conjonctions, et plus souvent regardés comme adverbes.

Y a-t-il quelque adjectif conjonctif ?—Il y a *qui*, masculin singulier, se rapportant à *Carnot*.

Relevez les conjonctions contenues dans le cinquième alinéa.—Ce sont les suivantes : *et, pour que, et*.

Pour que est-il une conjonction simple ?—C'est une conjonction composée de *pour*, préposition, et *que*, conjonction.

Quel mode régit la conjonction composée *pour que* ?—Elle régit toujours le subjonctif.

Y a-t-il, outre ces conjonctions, des adjectifs conjonctifs ?—Il y a : *que, laquelle* et *qu*.

Quel est le premier *que* ?—C'est un pluriel masculin se rapportant à *services*.

Y a-t-il, dans la phrase, quelque chose qui montre qu'il est masculin et pluriel ?—Oui, c'est le participe *rendus*, dans : *les services qu'il avait rendus*, qui est lui-même au masculin pluriel, se rapportant à *que*.

Qu'est-ce que *laquelle* ?—C'est l'adjectif conjonctif *lequel, laquelle*, au féminin singulier, se rapportant à *la représentation*, et complètement indirect d'*assistèrent*.

Quel est le second *que* ?—C'est un masculin singulier se rapportant au nom général de chose *ce* : *tout ce qu'elle devait*, etc.

Y a-t-il des conjonctions dans le dernier alinéa ?—Il n'y a que *et*, dans : *moi et mon ami*.

Y a-t-il des adjectifs conjonctifs ?—Il y en a deux, *qui*.

Quel est le premier ?—C'est un singulier féminin se rapportant à *la représentation*.

Quel est le second *qui* ?—C'est un singulier masculin se rapportant à *Labussière qui mourut*.

Composition grammaticale.

Mettez aux temps et aux personnes convenables, dans la dictée suivante, les verbes marqués en italique, et qui sont régis par des conjonctions ou sont liés à d'autres phrases par des adjectifs conjonctifs.

Si vous *venir* chez moi dimanche, je vous *montrer* un petit jonet assez intéressant qu'on *appeler* *lunette magique*. Si vous me *dé-mander* comment se *produire* les vues, ou quel *être* le principe de l'instrument, je vous *répondre* que c'*être* une sorte d'optique, c'est-à-dire que c'*être* de petits tableaux qu'on *regarder* par un verre un peu grossissant. Mais auprès des tableaux *être* deux ouvertures disposées de telle sorte que l'une *s'ouvrir* quand l'autre *s'fermer*. La première éclaire le tableau par-devant et le fait voir tel qu'il *être* mais agrandi. La seconde lui donne la clarté par derrière seulement, de telle façon qu'on *voir* les couleurs à travers le papier au lieu de les recevoir par réflexion. Cette disposition a permis de produire avec le même dessin des vues de jour et des vues de nuit qu'on ne *pouvoir* considérer successivement sans une certaine surprise : et de là *venir* qu'on *avoir appelé* cette lunette *magique*,

quoiqu'il n'y *avoir* rien que de très-naturel dans les effets qu'elle *produire*.

CORRIGÉ.

Si vous venez chez moi dimanche, je vous montrerai un petit jouet assez intéressant qu'on appelle *lunette magique*. Si vous me demandez comment se produisent les vues, ou quel est le principe de l'instrument, je vous répondrai que c'est une sorte d'optique, c'est-à-dire que ce sont de petits tableaux qu'on regarde par un verre un peu grossissant. Mais auprès des tableaux sont deux ouvertures disposées de telle sorte que l'une s'ouvre quand l'autre se ferme. La première éclaire le tableau par-devant et le fait voir tel qu'il est, mais agrandi. La seconde lui donne la clarté par derrière seulement, de telle façon qu'on voit les couleurs à travers le papier au lieu de les recevoir par réflexion. Cette disposition a permis de produire avec le même dessin des vues de jour et des vues de nuit qu'on ne peut considérer successivement sans une certaine surprise : et de là vient qu'on a appelé cette lunette *magique*, quoiqu'il n'y ait rien que de très-naturel dans les effets qu'elle produit.

B. JULLIEN.

Dictée Homonymique.

1. EMPLOI, *n. m.*, usage qu'on fait d'une chose ; occupation, fonction d'une personne qu'on emploie.
EMPLOIE, *ES, ENT*, du verbe *employer*.
2. ENNUI, *n. m.*, langueur d'esprit ; inquiétude, chagrin.
ENNUIE, *ES, ENT*, du verbe *ennuyer*.
3. ENSEIGNE, *n. f.*, tableau, drapeau.
ENSEIGNE, *n. m.*, porte-drapeau.
ENSEIGNE, *ES, ENT*, du verbe *enseigner*.
ENCEIGNE, *ES, ENT*, du verbe *enceindre*.
4. ENTOURS, *n. m. pl.*, société ; environs (*vieux*).
ENTOURE, *ES, ENT*, du verbe *entourer*.

APPLICATION.

AVIGNON.

En arrivant à Avignon, dit un voyageur, *ex-enseigne* de vaisseau, on se croirait au milieu d'une ville espagnole. Les hautes murailles qui *l'enceignent*, la campagne couverte d'oliviers et de roseaux, d'une végétation toute méridionale, rappellent Valence et ses riants *entours*. Si l'on parcourt la ville, on retrouve avec surprise une foule d'habitudes et d'usages espagnols. Ici, comme en Espagne, les habitants *emploient* une espèce de rideau pour fermer leurs boutiques, et les *enseignes* des marchands, peintes sur des toiles, flottent à quelques mètres de hauteur, suspendues le long d'une corde, comme des pavillons de navire. Les hommes du peuple, dont la figure est toute hâlée et qui vous *enseignent* complaisamment votre chemin, travaillent à l'ombre, la veste jetée sur l'épaule, en guise de manteau ; on en voit même qui dorment couchés au milieu de la rue, insouciant des passants ou des personnes qui les *entourent* ; car chacun, sur la voie publique, se croit chez soi. La rue, pour les Espagnols, c'est le forum antique ; c'est là que chacun s'occupe de ses affaires, conclut ses marchés, ou cause, pour tromper l'*ennui*, avec ses amis et ses voisins. Les Provençaux, comme eux, semblent ne regarder leur maison que comme un lieu d'abri temporaire : ils s'y *ennuient* lorsqu'il fait beau. Enfin la physionomie prononcée et quelque peu dure des Avignonnais, leur langage fortement accentué, où se montre l'emploi fréquent des voyelles, et dont la prononciation ne ressemble en rien à la nôtre, achèvent le tableau et complètent l'illusion.

THRE. LEPETIT.

(L'Ecole Normale.)

PROBLEMES D'ARITHMÉTIQUE.

Partagez 1000 souverains entre 3 personnes, en donnant à A 120 de plus qu'à C, et à B 95 de moins qu'à C.

T. COLE.

— On demande de partager un prix de 1000 guinées entre un capitaine, un lieutenant et 90 hommes, donnant au capitaine $\frac{1}{3}$ du tout, au lieutenant $\frac{1}{5}$ de ce qui reste, puis le reste est ensuite partagé également entre les 90 hommes.

T. COLE.

PROBLÈME D'ALGÈBRE.

Un homme vend sa terre aux conditions suivantes : l'acheteur fait le tour de la terre au pas et marche pendant 2h. 12m., en faisant 2 pas de 2 pieds chacun par seconde, et il donne 1 sou pour les 10 premiers pas, 2 sous pour les 10 suivants, 3 sous pour les 10 autres, et ainsi de suite. On demande le prix qu'il l'a payée, et aussi les dimensions de la terre, sachant qu'elle est 10 fois plus longue que large.

PROBLÈME DE GÉOMÉTRIE.

On demande la surface du toit d'une maison de 40 pieds de large sur 50 de long, sachant que la hauteur du pignon, au-dessus du comble, est de 30 pieds.

SOLUTION DU PROBLÈME D'ARITHMÉTIQUE DE LA DERNIÈRE LIVRAISON.

Le revenu, par jour, du propriétaire, s'obtiendra en divisant par 365 la somme des produits des minots par leur prix.

Ainsi 865 minots de blé	× \$1 35 =	\$1167 75
475 $\frac{1}{2}$ " de blé-d'Inde	× 0 60 =	285 15
963 " avoine	× 0 35 =	337 05

Revenu total \$1789 95

Revenu par jour = $\frac{1789 95}{365} = \$4 90 \frac{2}{3}$

Même solution par MM. J. Bernier et A. Lamy.

A. E. R. BELLEFEUILLE.

SOLUTION DU PROBLÈME D'ALGÈBRE DE LA DERNIÈRE LIVRAISON.

Soit $2x$ le nombre des dames, $3x$ sera celui des messieurs, et l'on aura $2(2x - 8) = 3x - 8$

$$4x - 16 = 3x - 8$$

$$x = 8$$

d'où

$$2x = 16 \text{ nombre de dames.}$$

$$3x = 25 \text{ " de messieurs.}$$

A. LAMY.

SOLUTION DU PROBLÈME DE GÉOMÉTRIE DE LA DERNIÈRE LIVRAISON.

L'eau contenue dans ce vase forme un segment sphérique dont le volume est exprimé (voir *Géométrie de Sonnet*) par

$$V = \pi h^2 \left(R - \frac{h}{3} \right)$$

π désignant le rapport de la circonférence au diamètre, h la hauteur du segment, et R le rayon de la sphère.

On trouvera R en remarquant que r , ou le rayon de la section qui forme le segment, est moyen proportionnel entre la hauteur h et le diamètre $2R$ de la sphère diminuée de h .

$$r^2 = h(2R - h)$$

d'où

$$R = \frac{r^2 + h^2}{2h}$$

$$\text{alors } V = \pi h^2 \left(\frac{r^2 + h^2}{2h} - \frac{h}{3} \right) = \pi h^2 \left(\frac{3r^2 + h^2}{6h} \right) = \frac{\pi h}{6} (3r^2 + h^2)$$

$$V = \frac{3,14159 \times 7}{6} \left(3 \left(\frac{15}{2} \right)^2 + (7)^2 \right) = 798,095.$$

T. D.

AVIS OFFICIELS.



NOMINATIONS.

CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 12 du mois de septembre dernier, nommer le Rév. William Turnbull Leach, D. C. L., membre du conseil de l'instruction publique pour le Bas-Canada, en remplacement de Sa Seigneurie le Très-Révérénd Francis Fulford, évêque anglican de Montréal et Métropolitain, qui a résigné.

EXAMINATEURS.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 12 du mois de septembre dernier, nommer le Rév. John Torrance, membre du Bureau d'Examineurs des Trois-Rivières, en remplacement du Rév. George Heaton, absent permanentement du district.

COMMISSAIRES D'ÉCOLE.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu par minute en Conseil du 12 du mois de septembre dernier, approuver les nominations suivantes :

Comté d'Outaouais—St. Etienne : MM. Thomas McGoey, Michael Shea, Patrick Davy, Michael Grimes et James Mallowney.

Comté de Pontiac—Waltham : MM. François X. Turcotte, Louis Carrel, John H. Coghlan, Patrick Whalen et John Creighton.

Comtés de Québec et Portneuf.—Cap-Rouge : M. Romuald Bergeron.

Comté de la Beauce.—Ste. Marie : MM. André Lacroix et Léon Gilbert.

Comté de Maskinongé.—Hunterstown : MM. Antoine Lafresnière, Jean Carufel, Pierre Mineau, Joseph Lambert et Jean Bte. Collard.

Comté de Richmond.—Stoke : MM. Goodman Randall, Anthony Byron, Asa Hall, Joseph Randall et Alonzo Rolf.

Comté de Berthier.—Berthier : M. Frédéric Nolin.

Comté de Charlevoix.—St. Placide : MM. Luc Guay, Joseph Côté, Euchariste Gauthier, Albert Boivin et Hyppolite Guay.

Comté de Gaspé.—Ste. Anne-des-Monts : M. Joseph Lafontaine.

Comté de St. Jean.—St. Jean : Le Rév. Charles Larocque, curé, François H. Marchand, écuyer, MM. Moïse Thérien, Adolphe Rémillard et John Rossiter.

SYNDIC D'ÉCOLES DISSIDENTES.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 12 du mois de septembre dernier, approuver la nomination suivante :

Comté de Shefford.—Shefford : M. David Côté.

DONS OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT.

Le Surintendant accuse, avec reconnaissance, réception des ouvrages suivants :

De MM. Harper & Frères, New York : "A System of Logic," par P. McGregor, A.M.,

De M. Bescherelle, Paris : "Petite grammaire nationale ou grammaire de toutes les écoles de France et de l'Étranger," 1 vol.

AUX INSTITUTEURS.

Le Bureau des Examineurs catholiques de Montréal s'assemblera le premier mardi de novembre prochain, dans la salle ordinaire, rue Vitré, vers 9 heures A. M. Tout aspirant à un diplôme devra être muni d'un extrait de baptême et des certificats de moralité, tels que requis d'après le Règlement du Conseil de l'Instruction Publique, dont il suivra le programme.

Par ordre,

F. X. VALADE.
Secrétaire.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTRÉAL, (BAS-CANADA), OCTOBRE, 1862.

Inauguration de la nouvelle aile de l'Université McGill.

Vendredi, le 10 de ce mois, Son Excellence, le Gouverneur Général, a fait l'inauguration solennelle de la nouvelle aile qui complète l'édifice érigé sur la terre de M. McGill, rue Sherbrooke. La cérémonie a eu lieu dans la grande salle des séances de l'Université, (*Convocation Hall*), laquelle fait partie des constructions récentes. Lord Monck est entré, à trois heures, dans la salle remplie de l'élite de la société anglo-canadienne de la ville. Il était accompagné de S. E. le Général Williams, Commandant des Forces, et du Surintendant de l'Éducation, et suivi des gouverneurs et professeurs de l'Université en grand costume.

L'Honorable Juge Day, Président du Bureau des Gouverneurs, a ouvert la séance par un bien savant discours, dans lequel il a exposé l'histoire de l'Université et traité la question de l'importance de l'éducation supérieure et classique. Il a été suivi par le Dr. Hingston, qui parla au nom des gradués, et par M. le Principal Dawson, qui s'exprima au nom des professeurs. M. le Surintendant fut ensuite invité à prendre la parole et félicita, dans une courte allocution, l'Université sur le grand développement qu'elle prenait. "Le don généreux qu'a fait M. Molson, a-t-il dit, en construisant à ses propres frais le local où nous nous trouvons réunis, ajouté aux souscriptions si considérables de la famille Molson en faveur de cette institution, constitue plus qu'un acte de générosité, c'est un grand et noble exemple de patriotisme bien compris, et qui ne manquera point de produire ses fruits."

Lord Monck se leva ensuite au milieu des applaudissements de l'assemblée et parla avec une énergie et une éloquence qui trahissaient une vive émotion. Il dit, entre autres choses, que dans tout ce qu'il avait pu voir depuis qu'il est dans cette province, le Canada, en fait d'éducation, avait noblement fait son devoir. S. E. a ensuite félicité M. Molson sur sa générosité, et les citoyens de Montréal sur les progrès qu'avait faits cette grande institution.

Après la séance, le Gouverneur Général et sa suite ont parcouru tout l'édifice, et ont surtout admiré la bibliothèque et le musée installés dans les nouvelles constructions. L'université, telle qu'elle est maintenant, est un des plus beaux édifices de ce pays et elle possède ce qui est toujours un grand avantage pour une maison d'éducation, un beau terrain où les élèves pourront trouver de l'ombre, et s'occuper de botanique et d'horticulture. On a planté, dans ce vaste parterre, deux érables, l'un en l'honneur de Lord Monck, l'autre en l'honneur de Lord Mulgrave, et cette dernière cérémonie, accomplie par les gradués et les élèves, a été le couronnement de la journée.

Dix-septième Conférence de l'Association des Instituteurs en rapport avec l'École Normale-Laval.

Présidence de M. N. LACASSE.

Furent présents : Le Rév. M. J. Langevin, Principal de l'École Normale-Laval ; F. E. Juneau, Ecr., inspecteur d'école ; MM. Jos. Létourneau, J. B. Cloutier, F. X. Toussaint, A. Doyle, C. Dufresne, C. J. L. Lafrance, C. Dion, J. B. Dugal, B. Pelletier, Mag. Langlois, C. Têtu, Jos. Prémont, D. Plante, N. Joly, L. Lefebvre, A. Esnouf, D. Larue, C. Gagné, O. Legendre, G. Tremblay, S. Fradet, E. Noël, F. Auclair, F. Robitaille, P. Provençal, Melville Lorient, D. McSweeney, W. E. Fahey, E. J. Roy, M. J. Ahern, instituteurs, et quelques élèves-maîtres de l'École Normale.

Le procès-verbal de la dernière assemblée fut lu et adopté.

M. le Trésorier, J. B. Cloutier, rendit ses comptes, qui furent acceptés.

Ensuite eut lieu l'élection des officiers pour l'année courante ; en voici le résultat :

Président, M. Jos. Létourneau ; vice-président, M. C. Dufresne ; Trésorier, M. J. B. Cloutier ; secrétaire, M. Norbert Thibault.

Membres du comité de régie : MM. N. Lacasse, A. Doyle, C. J. L. Lafrance, C. Dion, J. B. Dugal, Jos. Prémont, B. Pelletier, D. Plante et L. Lefebvre.

Présidence de M. Jos. LÉTOURNEAU.

Sur invitation de M. le président, M. Candide Dufresne rendit compte à l'assemblée de son voyage à Montréal, en qualité de délégué de l'Association Laval. Il analysa en peu de mots les différents sujets qui ont occupé, à sa séance du mois de mai dernier, l'Association Jacques-Cartier.

Le sujet suivant, proposé à la dernière Conférence, fut alors discuté :

« Comparer les manières de conjuguer les verbes d'après les temps primitifs et les radicaux. »

MM. Lacasse, Dufresne, Lafrance, Toussaint, Noël, et M. l'Inspecteur Juneau, prirent part à ce débat.

Après les diverses opinions émises sur ce sujet, M. Lacasse dit que, de quelque manière que l'on conjugue les verbes, la connaissance des radicaux est toujours nécessaire, et que la formation des temps primitifs est la plus avantageuse. Il proposa en conséquence le ré-umé suivant, qui fut adopté.

Avant de conjuguer les verbes par écrit, il faut :

1o Savoir par cœur les auxiliaires avoir et être, et les verbes modèles des quatre conjugaisons ;

2o Pouvoir distinguer le radical de la terminaison dans ces conjugaisons ;

3o Connaître les temps primitifs et la manière d'en former les temps dérivés.

Pour s'habituer à conjuguer les verbes par écrit, il faut :

1o Marquer au commencement de chaque temps le temps primitif qui le forme ; et, en abrégé, la manière de le former ;

2o Séparer dans tous les temps le radical de la terminaison, afin d'apprendre par ce moyen à bien connaître ces deux parties du verbe.

Les deux questions suivantes seront discutées à la prochaine assemblée :

1o Quelle est la meilleure manière d'analyser logiquement ?

2o Quelle est la meilleure méthode pour enseigner l'Histoire ?

Les messieurs dont les noms suivent se sont inscrits, les uns pour discuter, les autres pour préparer des essais sur quelques points de science et d'histoire :

MM. Juneau, Lacasse, Lafrance, Pelletier, Lefebvre, Dufresne et Thibault.

Sur motion de M. C. Dion, secondé par M. J. B. Dugal, il est ensuite résolu :

Que des remerciements soient votés aux officiers et conseillers sortant de charge, pour la manière habile et heureuse dont ils se sont acquittés de leurs devoirs respectifs.

Et l'assemblée s'ajourne au dernier samedi de janvier prochain.

Jos. LÉTOURNEAU.

Président.

NORBERT THIBAUT.

Secrétaire.

Conférence des Instituteurs de l'Association du District de Bedford.

Nous sommes heureux de pouvoir constater que la réunion des instituteurs du district de Bedford, tenue à Durham Flats, le 21

du mois d'août dernier, a été nombreuse et a satisfait, par ses résultats, les amis de cette Association.

La séance commença à 10 heures a. m. ; le président de l'association était au fauteuil, et M. R. W. Lang agissait comme secrétaire. MM. Parmelee, (Dr.) Marsh et Johnston furent nommés pour préparer le choix des officiers pour l'année suivante, après quoi la discussion s'ouvrit sur le sujet suivant : *Devrions-nous avoir un cours d'études systématique dans nos écoles élémentaires ?*

Cette question ayant été discutée avec talent, l'on passa à celle-ci : *Serait-il mieux d'agrandir le cercle des matières enseignées dans nos écoles élémentaires de manière à y admettre d'autres branches d'enseignement ?*

Le Dr. Parmelee fut d'opinion qu'on pourrait introduire avec avantage l'enseignement de l'histoire sainte et de l'histoire du Canada dans les écoles primaires.

M. Lang désirerait, lui, que le cours suivi dans nos écoles élémentaires fût agrandi de manière à pouvoir servir de cours préparatoire complet ; mais si la chose est impossible dans ce pays, il désirerait, au moins, qu'on pût subvenir plus largement aux besoins intellectuels des élèves qui fréquentent les écoles primaires, en admettant dans ces écoles d'autres branches d'enseignement. Plusieurs membres prirent part à la discussion, qui fut animée et intéressante.

L'on passa ensuite au sujet si important du choix des livres d'école. Après une discussion vive et animée, il fut résolu que la *Géographie* de Lovell et l'*Arithmétique* de Sangster sont deux livres d'école que l'on devrait trouver chez tous les instituteurs, vu qu'ils combient une lacune qui se fait sentir depuis longtemps, et, comme ces deux ouvrages ont reçu l'approbation du Conseil de l'Instruction Publique, ils devraient être adoptés dans toutes les écoles.

Il fut ensuite donné des explications intéressantes sur la calligraphie, et M. Harrington donna sur le tableau noir quelques échantillons de sa manière d'enseigner cette science. Puis, la séance fut ajournée durant quelques instants, afin de permettre aux membres de prendre un goûter.

L'assemblée, en se réunissant de nouveau, reçut le rapport du comité formé l'avant midi : ce rapport fut lu et adopté, et les officiers dont suivent les noms furent nommés pour l'année suivante :

Président, M. J. A. McLaughlin ; Vice-Président, M. R. W. Lang ; secrétaire-trésorier, M. James Johnson. Pour former le comité de régie : M. Hewett et Melle. Mary A. Hutchinson.

Après la lecture d'un essai par Melle. M. A. Hutchinson, la question suivante fut proposée : *Existe-t-il une méthode pratique au moyen de laquelle on puisse établir entre toutes les écoles une émulation telle que toutes elles cherchent à se surpasser les unes les autres ?*

Un de ceux qui prirent la parole sur ce sujet, proposa, comme moyen d'obtenir un résultat aussi désirable, des joutes littéraires sur des sujets désignés d'avance, et tous furent d'opinion qu'il résulterait un grand bien d'une concurrence de ce genre.

La question suivante fut ensuite débattue : *La nécessité de récompenses propres à encourager l'application et la bonne conduite.*

D'après les observations pleines de justesse faites par les personnes qui prirent part à ce débat, il était évident que l'importance de cette question était dignement appréciée par tous les orateurs qui l'ont discutée.

Après la lecture d'un essai écrit par Melle. Tabor, la question suivante fut soumise et débattue longuement : *Que les Lycées, (High Schools) en préparant leurs élèves pour l'immatriculation, ne devraient point perdre de vue le Collège de l'Université McGill, qui est une institution nationale.*

Le Dr. Gibson fut d'opinion qu'il était inutile de faire aucune distinction dans le nom des institutions, et que ce serait embler, par là, mettre de côté les justes réclamations de nombreux collègues : c'est pourquoi il fit motion que tous les mots après *perdre de vue* fussent retranchés et remplacés par *les institutions canadiennes*.

M. Lang s'est déclaré en faveur de la motion telle que proposée, " parce que, dit-il, l'adoption de cette résolution nous procurera une méthode uniforme d'enseignement, et si les élèves ont la capacité nécessaire pour être immatriculés à l'Université McGill, rien ne les empêchera de l'être ailleurs. "

La dernière question débattue fut celle-ci : *Quelle devrait être la base des études ?*

Après quoi, il fut proposé par M. Lang, secondé par le Dr. Parmelee, et

Résolu : Que la prochaine réunion de cette association aura lieu à Waterloo, le 13 et le 14 de février prochain.

Après les remerciements d'usage, l'assemblée s'ajourna.

Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, juillet, août et septembre, 1862.

FOURNIER : Corneille à la butte Saint-Roch, comédie en un acte en vers, précédée de notes sur la vie de Corneille d'après des documents nouveaux, par Edouard Fourrier, avec une vignette et un plan de la butte St. Roch au temps de Corneille, in-8, clvi-86 p. Dentu ; 4 fr.

POUCHKINE : Poèmes dramatiques d'Alexandre Pouchkine, traduits du russe par Jean Tourqueneff et Louis Viardot, in-18, 285 p. Hachette ; 3 fr. 50 c.

BARRAU : Amour filial, récits à la jeunesse par Théod. H. Barrau, in-18, 407 p. et 41 vignettes. Hachette ; 2 fr.

MALHERBES : Œuvres complètes, recueillies et annotées par L. Lalanne ; nouvelle édition revue sur les autographes, etc., augmentée de notices, de variantes et d'un lexique. Cette édition fait partie de la collection des "Grands Écrivains de la France," publiée sous la direction de M. Regnier, de l'Institut, tome 1er, in-8, cxxviii-494 p. Hachette ; 7 fr. 50 c.

PONTMARTIN : Les Jéudis de Madame Charbonneau, 2de. édition. L'Echo du Cabinet de Lecture a reproduit, il y a quelque temps, plusieurs chapitres de ce piquant ouvrage, qui a créé dans le monde littéraire de Paris une très-vive sensation.

Mde. Charbonneau est une élégante d'une petite ville de province chez qui l'auteur s'était promis de s'amuser beaucoup aux dépens de sa société ; mais il se trouve que cette société, loin d'être ridicule, a une nuance d'atticisme qu'un Parisien bien né ne croit point pouvoir exister ailleurs qu'à Paris. On y fronde habilement tous les travers de la capitale, et il y a surtout un certain maire de Gigondas, le Sainte-Beuve de l'endroit, qui démolit sans pitié l'autre Sainte-Beuve et toute la cohorte des critiques de la capitale. Les grands écrivains du jour y sont photographiés avec un réalisme effrayant, et la verve de M. le maire ne le cède en rien à celle d'Eugène de Mirecourt ou d'Alphonse Karr. Des pseudonymes classiques, à la manière de Labruyère, couvrent d'un voile transparent Edmond About, Paulin Limayrac, Jules Janin, Taxile Delord et tuiti quanti. En un mot, la province, victime jusque là, s'en donne à cœur-joie et réalise toute la vérité de la morale d'une des fables de La-Fontaine : "Ahl si mes pareils savaient peindre !"

Avec un peu plus de mesure, M. de Pontmartin eût fait rire ses adversaires eux-mêmes à leurs propres dépens ; mais il expose d'une manière si impioyable et si difficile à pardonner, les travers, les petites-tes, disons mieux, les bassesses de la camaraderie littéraire, il dépouille si cruellement de leur prestige quelques-uns des hommes les plus haut placés dans le monde des lettres, qu'il a fait éclater autour de lui une véritable tempête. Le plus piquant de l'affaire c'est qu'il y avait déjà assez longtemps que la plupart des chapitres de son ouvrage avaient été publiés dans un petit recueil hebdomadaire, la *Semaine des Familles*, et que l'on n'y avait fait aucune attention.

Quelque soit, cependant, l'indignation excitée par ses procédés, M. de Pontmartin a une excuse, c'est qu'il ne s'épargne guère lui-même et fait sa confession d'une manière très-amusante. Après avoir lu les *Causeries Littéraires* et les *Causeries du Samedi*, il faut nécessairement lire les *Jéudis de Mde. Charbonneau* ; beaucoup de jugements contenus dans ses premiers ouvrages y sont infirmés, et, qui plus est, la conscience du juge y est assez mal menée. Le maire de Gigondas, qui n'est autre que M. de Pontmartin, expose avec une candeur apparente, véritable raffinement de malice, comment on s'y est pris pour corrompre son impartialité littéraire, comment il a ménagé ceux qu'il aurait dû (dans l'élégant langage du jour) éreinter ; enfin, comment, plus tard, par une réaction subite qu'expliquent les événements politiques, il s'est pris à démolir avec fureur les idoles qu'il avait encensées. Son livre est le massacre définitif de tout cette population de dieux et de demi-dieux, sans compter les déesses, descendues très-brutalement de leur piédestal. Cela est très-joli pour un massacre, c'est peut-être même très-juste ; mais, enfin, quelle qu'en soit la mise en scène, cette exécution, comme toutes les exécutions, fait mal à voir et laisse une assez grande tristesse dans l'âme.

Le critique, désenchanté de tout et de la critique par dessus tout, ne se contente point de dépoétiser l'Olympe de la littérature moderne, il s'en prend aussi au faubourg St. Germain, dont on le crut longtemps l'oracle, et ne pardonne pas même aux illusions bucoliques, seule consolation possible d'un critique réformé. Le maire de Gigondas, après avoir été éreinté par des *bohèmes* à qui il avait tendu la main, se fait *snobber* par les marquis et les marquises du noble faubourg, et il ne devient maire que pour éprouver, dans le village de sa naissance, une série de mésaventures ridicules qui font pâlir celles de Sancho dans l'île de Barataria. Toujours logique comme l'est notre pauvre humanité, à la suite de ses disgrâces récentes il fait le serment solennel, avec tout le salon de Mde. Charbonneau, de ne plus vivre que dans, par et pour la province, et, le lendemain, à raison sans doute de ses disgrâces anciennes, il repart pour Paris, en quête d'une revue pour ses articles, et d'un théâtre pour ses pièces.

Ce livre n'est point sans enseignement pour nous, Canadiens ; mais, comme toutes les fables, il ne nous apprend que ce que nous savions déjà. *O multos doloi* : 1o Quis la critique parisienne n'est incontrouvable et infallible que pour ceux qui ne soupçonnent point comment elle se fait. 2o Qu'il faut tâcher de vivre de sa vie propre, d'être ce que l'on

peut espérer d'être dans son pays, ne point trop se préoccuper des formes changeantes et capricieuses de la mode à l'étranger, et ne s'attendre à autre chose qu'à des pavés lancés même par les mains les plus bienveillantes, si par malheur nous arrivons à être connus ailleurs que chez nous. 3o Que notre coin du monde en vaut bien un autre, que les petites des nos coteries sont peut-être moins petites à proportion du théâtre où elles règnent, que les petites des coteries d'outre-mer ; et qu'il vaut mieux, cent fois mieux, être maire de Charlesbourg ou du Château-Richer, que maire de Gigondas. 4o Enfin, en vertu sans doute de tous les sages conseils qui précèdent, nous ne savons pas nous-même à quel excès de folle joie nous nous livrerions si notre petit article était reproduit, non pas par un journal de Paris, mais même par la plus petite feuille de province !

Londres, août et septembre, 1862.

FLANAGAN : The History of New South Wales ; with an account of Van Diemen's Land, Tasmania, New Zealand, Victoria and other Australian settlements, 2 vols. 8vo, 1110 pp. ; 24s. Low.

GIBBS : Cotton cultivation in its various details, 8vo, 120 pp. ; 6s. Bohm.

MILES : Canada East at the International Exposition, by H. Miles, Esq., M. A., in-8, 88 p.

Cette brochure, publiée par un des professeurs de l'Université de Lennoxville, a pour objet de faire connaître les townships de l'Est. Elle contient aussi un catalogue de tous les exposants canadiens, des vues, portraits, etc. Elle a été distribuée gratuitement à l'exposition.

New-York, août, 1862.

TROLLOPE : North America, by Anthony Trollope, 1 vol. large in-12o, pp. 624. Harper.

Qui ne se souvient point de Madame Trollope et de ce terrible livre dans lequel elle a si cruellement caricaturé le frère Jonathan ? Son fils, auteur d'un bon nombre d'ouvrages, vise à l'économie politique, à la science sociale, etc. ; mais il a aussi, ou plutôt il tâche quelquefois d'avoir l'esprit satyrique de madame sa mère. S'il s'est montré moins injuste qu'elle envers nos voisins, il s'est rattrapé à nos dépens ; c'est nous, cette fois, qui sommes trollopes. Ce livre est même, sous ce rapport, un véritable anachronisme. Trollope, troisième du nom (car il a un frère, *Adolphus*, écrivain comme lui), quoique partisan du progrès à tous crins, en est encore aux vieilles prédictions d'il y a cinquante ans. Par exemple, ce pauvre Jean-Baptiste est destiné à faire un sceur de bois et un porteur d'eau *in aeternum*. C'est un chapitre que nous avions un peu oublié ; mais que nos pères savaient par cœur, et qui ne les inquiétait guère. Laissons passer M. Trollope : il en est passé, et il en passera bien d'autres ; ce qui n'a pas empêché, et ce qui n'empêchera point Jean-Baptiste de faire son petit bonhomme de chemin.

Charlottetown, août, 1862.

SUTHERLAND : The Magdalen Islands, their topography, natural history, social condition and commercial importance, by the Rev. George Sutherland, in-12, 50 p. Hazzard ; 25 cts.

Les Isles de la Magdeleine, comme tout le monde le sait, ou plutôt comme tout le monde devrait le savoir, appartiennent au Bas-Canada. C'est pour cela sans doute que nous n'en recevons guère de nouvelles que par le Nouveau-Brunswick ou par l'île du Prince-Edouard. Ces deux colonies ont à diverses reprises tenté de se les annexer ; et il fut même un temps où notre gouvernement, peu instruit des ressources et de l'importance de ce groupe d'îles, n'aurait pas été très-éloigné de se les laisser enlever. Les habitants eux-mêmes, découragés du peu de succès de toutes leurs demandes, étaient assez enclins à se joindre à l'île du Prince-Edouard ; heureusement que l'initiative de feu M. Christie, si longtemps représentant du comté de Gaspé, et plus tard, les rapports du Capitaine Fortin, surintendant des pêcheries, ont attiré l'attention de nos hommes publics sur cette précieuse possession, qu'il ne tiendrait qu'à nous de rendre prospère et profitable.

Avant la brochure dont nous nous occupons, l'assemblée législative avait publié en 1853, un travail très-intéressant sur les îles de la Magdeleine et les *Transactions* de la Société Littéraire et Historique de Québec, dans le 3e. volume, publié en 1837, renferment un excellent article du Lieutenant Baddeley, sur la géologie et l'histoire naturelle de cette partie du pays. Ceux qui ne se trouveraient point suffisamment renseignés par la brochure de M. Sutherland, pourraient consulter avec avantage ces deux documents.

Ce groupe, formé de onze îles, et de nombreux îlots et rochers, de différents grandeurs, se trouve à un peu plus du tiers de la route qu'il faudrait faire pour se rendre de l'île du Prince-Edouard à l'île d'Anticosti. Les terres les plus voisines sont au nord, cette île solitaire et sauvage, au sud l'île du Prince-Edouard, à l'est l'île du Cap-Breton et à l'ouest le Nouveau-Brunswick et la Gaspésie.

Les principales îles du groupe, en commençant au nord-est, sont d'abord l'île de la Magdeleine proprement dite, appelée autrefois l'île Royale et à laquelle on a aussi donné le nom de l'amiral *Coffin*. Par une assez funèbre coïncidence, un rocher, situé au sud-ouest de tout le groupe, s'appelle le *Corps-Mort*, en anglais "Dead Man's Island," à raison de l'illusion qu'il produit à une certaine distance. Vient ensuite *Allright Island*, à laquelle nous n'avons pu trouver de nom français

dans les documents que nous avons consultés : cela vient sans doute de ce qu'elle a été longtemps considérée comme faisant partie de l'île de la Magdeleine, à laquelle elle est presque contiguë. L'île-aux-Meules, ou du Cap-aux-Meules, a reçu son nom de deux monticules qui ressemblent, de loin, à des meules de foin. Par un de ces quiproquos bizarres dont abonde notre géographie, les anglais en ont fait *Grindstone Island*. C'est dans l'île *Amherst*, ou *Abert*, où se trouve le *Havre-Abert*, que se tient la cour de circuit. Le nom d'*Amherst* lui a été donné en l'honneur du Général Amherst, qui prit une si grande part à la guerre de la conquête ; et celui d'*Abert* lui venait, assure la tradition, d'un des compagnons de Jacques-Cartier. L'île d'*Entrée* est située à l'entrée sud-est de tout le groupe. Les îles aux Oiseaux, à une assez grande distance au nord-est ; l'île Bryon au nord, et le *Corps-Mort* au sud-ouest, sont les plus isolées de ce curieux archipel. Les autres se rejoignent presque par des battures et de nombreux îlots et rochers à fleur d'eau qui les entourent.

La pêche est l'occupation principale des habitants—le hareng, le maquereau et la morue y abondent en leurs saisons. Le marsouin, le loup marin, la vache marine et quelquefois même la baleine s'y capturent en assez grande quantité. Les vaisseaux des Etats-Unis, de la France, de l'Angleterre et même de l'Espagne viennent s'y charger de ces produits précieux. Le sol, dans quelques-unes des îles, est fertile ; l'on y trouve du plâtre, de l'albâtre et diverses espèces d'ocres.

La population est de 2659 habitants, presque tous acadiens ou canadiens. Il y a trois églises catholiques et trois chapelles protestantes, dont deux ne sont pas encore terminées. La population catholique est placée sous la juridiction de l'évêque de Charlottetown, dans l'île du Prince Edouard.

Lors de la conquête, il y avait déjà un bon nombre de familles acadiennes. Mais les pauvres acadiens n'ont point de chance et l'amiral Coffin, qui ramenait avec lui Lord Dorchester, en passant devant ces îles, obtint de ce gouverneur la promesse d'une concession qui lui fut faite en 1798. L'amiral ni ses héritiers n'ont jamais voulu concéder eux-mêmes autrement qu'à bail emphytéotique. Lors de l'expiration de ces baux, il arriva à la population acadienne des îles de la Magdeleine ce qui arrive aujourd'hui à celle de l'île du Prince Edouard, à laquelle nous ouvrons dans ce moment un asile à Matapédia. Ne serait-il point mieux de prévenir un pareil malheur ? Cette question mérite l'attention de la législature et de ceux qui s'intéressent à la race acadienne, sans compter que l'état précaire de la propriété aux îles de la Magdeleine empêche toute amélioration et fait qu'elles n'ont point pour le Bas-Canada l'importance qu'elles devraient avoir.

Québec, septembre, 1862.

HOLMES : Géographie moderne suivie d'un appendice et d'un abrégé de géographie sacrée à l'usage de la jeunesse, 6e édition revue, corrigée et augmentée d'après les derniers rapports officiels, in-12, 894 p. Desbarats et Derbyshire, imp.

ÉLÉMENTS de géographie moderne à l'usage des écoles élémentaires, 7e édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, 1 vol. in-12 71 p. Desbarats et Derbyshire, imp.

BOUTHILLIER : Traité d'arithmétique à l'usage des écoles, par Jean Antoine Bouthillier, in-12, 180 p. Darveau, imp.

Ces nouvelles éditions que vient de faire la librairie Crémazie de trois ouvrages approuvés par le Conseil de l'instruction publique du Bas-Canada, étaient rendues nécessaires, non-seulement par l'épuisement des éditions précédentes ; mais encore par les changements survenus depuis. En fait de statistique, par exemple, les années 1860 et 1861, ont vu faire des recensements dans presque tous les pays civilisés et les deux nouvelles géographies en tiennent compte. La nouvelle édition de Bouthillier contient plusieurs améliorations importantes.

La géographie de M. Holmes et l'excellent abrégé à l'usage des écoles élémentaires qu'en a fait M. Crémazie sont bien supérieurs à toutes les géographies que l'on importe ici. Ces dernières sont toujours en ce qui concerne l'Amérique ou insuffisantes ou incorrectes.

Petite Revue Mensuelle.

Le Canada a dans ce moment l'honneur de la présence des gouverneurs de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick et de quelques hommes d'état de ces deux colonies. Parmi ces derniers se trouve M. Howe, le grand champion du chemin de fer d'Halifax à Québec. C'est que cette entreprise est de nouveau sur le tapis, et M. Howe fait en Canada sa troisième campagne en faveur de son projet chéri. Les circonstances le favorisent cette fois ; le gouvernement impérial est mieux disposé qu'il ne l'a jamais été à relier toutes ses colonies par une grande voie ferrée, et dans l'intervalle qui s'est écoulé entre la seconde mission de M. Howe et les événements du jour, une très-grande partie de la voie s'est exécutée tant à la Nouvelle-Ecosse qu'au Nouveau-Brunswick et au Canada.

Il n'est point certain cependant que les tronçons construits dans les deux autres provinces puissent tous servir ; cela dépend de la grande question de savoir si l'on prendra la route du golfe ou celle de l'intérieur. A la suite des conférences qui ont eu lieu à Québec, on a annoncé la résignation de M. Dorion, qui serait opposé à cette mesure, au moins

telle que projetée ; mais il paraît aujourd'hui que le dernier mot n'a pas encore été dit entre l'honorable secrétaire-provincial et ses collègues.

Notre gouverneur général a accompagné Lord Mulgrave et l'hon. M. Gordon, ses deux lieutenants-gouverneurs dans leur promenade obligée aux chutes de Niagara, et dans les prairies de l'Ouest. Ces illustres visiteurs ont aussi assisté à l'exposition agricole et industrielle du Haut-Canada à Toronto, et ils ont été visiter notre future capitale et les gigantesques constructions destinées aux bureaux du gouvernement et à la législature, lesquelles sont actuellement le sujet d'une si vive polémique dans notre presse. Le gouverneur du Nouveau-Brunswick est déjà en voie de regagner ses pénates ; mais Lord Mulgrave est encore au milieu de nous.

Hier a eu lieu en son honneur une revue de la garnison de Montréal qui, avec ses deux bataillons des gardes et ses deux autres régiments peut-être la plus belle qu'il y ait encore eu dans les possessions anglaises de l'Amérique. L'après-midi, Lord Monck a assisté à l'inauguration de l'aile nouvelle que la libéralité de M. William Molson vient d'ajouter à l'Université McGill.

Aujourd'hui, ça été la revue des volontaires : elle a offert, comme coup-d'œil, un spectacle presque aussi brillant que celui de la veille. Environ 2500 hommes se sont trouvés sous les armes. De ce nombre, il y avait six compagnies de Chasseurs Canadiens, qui, avec deux compagnies du Régiment du Prince de Galles, une troupe de cavalerie, et quelques centaines de Canadiens-Français épars dans les autres corps, représentaient notre origine. C'est trop peu, sans doute, puisque c'est loin d'être la moitié ; mais il faut espérer que ce n'est là qu'un commencement. Le jour n'est pas éloigné où l'on comprendra toute l'importance de la milice à notre point de vue, et où notre jeunesse sentira qu'une nationalité qui ne s'affirme que par des paroles, et qui ne sait pas au besoin s'appuyer sur la force physique, a très-peu de chances de vivre. Les rêves de paix universelle doivent s'évanouir aujourd'hui ; notre siècle, le plus philanthropique de tous les siècles, sacrifie au dieu de la guerre plus largement que tous ceux qui l'ont précédé ; le canon a toujours été l'*ultima ratio* des rois, et l'expérience prouve que là où il n'y a point de couronne, les peuples ne sont malheureusement point plus sages que les rois !

Ceci nous ramène à parler de nos terribles voisins, et des grandes hécatombes humaines dont ils donnent au monde l'épouvantable spectacle. C'est un drame sur pivot et les événements y tournent dans un cercle fatal. Les confédérés, vainqueurs d'abord, puis vaincus, puis encore vainqueurs, semblent entrer dans une nouvelle période de désastres. Nous les avons laissés, le mois dernier, aux portes de Washington : ils ont été repoussés au-delà du Potomac et ont subi, dans de sanglantes batailles, plusieurs défaites. La plus grande est celle d'*Antietam*, où la perte, tant en généraux qu'en officiers, a été énorme, même du côté des vainqueurs. Il y a eu aussi dans l'Ouest plusieurs engagements, tous favorables, assure-t-on, à la cause de l'Union, et l'on annonce une grande victoire remportée près de Corinth ; mais les détails en sont si peu précis et il y a tant à rabattre d'ordinaire sur les bulletins fédéraux, qu'au moment où nous écrivons nous savons à peine à quoi nous en tenir.

Tandis que la victoire paraissait revenir sous ses drapeaux, le Président Lincoln lançait une proclamation qui, même au nord, est bien diversement appréciée. Il ne s'agit de rien moins que de l'affranchissement des esclaves dans tous les états révoltés, à la date du premier de janvier prochain. Cette proclamation a sans doute pour objet de surexciter les sympathies des négrophiles européens ; mais, comme toutes les demi-mesures, elle aura tous les inconvénients et pas un seul des avantages qu'aurait eus l'un ou l'autre des systèmes que le président a voulu amalgamer. Les puissances européennes, dont les peuples souffrent réellement de la crise actuelle, ne seront guères émus par cette émancipation conditionnelle et l'humanité se révoltera tout autant à la pensée d'une guerre servile et de toutes ses horreurs, qu'au souvenir de l'Oncle Tom et des sermons de Mde. Beecher Stowe. D'un autre côté, la proclamation a déjà eu pour effet de jeter l'alarme et d'augmenter l'irrésolution de ceux des Etats-frontières qui oscillent entre les deux confédérations, et achève d'exaspérer les Etats du Sud. Plusieurs propositions ont eu lieu dans le congrès de Richmond, qui indiquent à quel point de sauvage exaltation on en est rendu. Il serait question, entre autres choses, dès que l'on tenterait d'exécuter les ordres du président, d'arborer le drapeau noir et de ne plus accorder de quartier. Espérons que la civilisation chrétienne, au dix-neuvième siècle, ne verra pas une telle horreur ! L'Europe attend-elle ces tragiques événements pour, au moins, offrir sa médiation ?

Mais l'Europe elle-même est-elle bien sûre de ne pas voir recommencer l'ère des sanglantes révolutions, qui s'était ouverte de nouveau en 1848, et qui n'a été conjurée que par l'empire et les meurtrières campagnes de Crimée et d'Italie ? L'échauffourée de Garibaldi, quoiqu'elle ait été sans succès, ne prouve-t-elle point toute l'audace des conspirateurs qui miment partout les royautés européennes, sans en excepter le trône constitutionnel de Victor Emmanuel ? Blessé et prisonnier, le généralissime de la révolution trouve des sympathies jusqu'au sein de l'aristocratie anglaise, et on a cru ne rien faire de trop en expédiant à grands renforts de souscriptions un des premiers chirurgiens de Londres pour veiller sur ses jours.

Nous nous permettrons de croire que l'argent que destine cette même aristocratie au soulagement des classes ouvrières de la Grande-Bre-

tagne, réduites au chômage par la crise de l'industrie cotonnière, recevaient un emploi pour le moins aussi utile à l'humanité.

Quelques chiffres feront juger de l'étendue de la calamité que la guerre américaine a infligée aux districts manufacturiers de l'Angleterre. Sur 6378 manufactures, produisant des tissus de diverses espèces, celles qui emploient le coton comme matière première sont au nombre de 2887, et elles occupaient 451,000 ouvriers.

Les derniers journaux reçus d'Europe annoncent que, dans tout l'empire, des souscriptions seront faites pour alléger cette grande infortune. Déjà le Canada s'est mis à l'œuvre, et, dans cette circonstance comme dans celle des souscriptions pour les veuves et les enfants des soldats tués dans la guerre de Crimée, comme dans la souscription pour les veuves et les orphelins de la grande rébellion de l'Inde, nous n'avons aucun doute qu'il ne fasse noblement son devoir.

Mais la misère une fois temporairement soulagée, la tâche de l'économiste ne fait que commencer. La charité peut bien fournir à la politique et à la diplomatie le temps d'aviser; mais la science seule peut résoudre à fond la question. La culture du coton dans les colonies anglaises de l'Asie, ou la substitution de quelque autre plante donnant un produit similaire, ont été plusieurs fois annoncés comme des remèdes permanents. Il est en effet dangereux pour une grande puissance comme l'Angleterre d'appuyer une si forte proportion de sa production sur une matière première qu'elle n'a point sous la main; c'est une condition de dépendance qui pourrait peut-être un jour lui coûter bien cher, et qui, à nous-mêmes, nous a déjà coûté une assez forte partie de territoire qui aurait dû nous appartenir et que l'Etat du Maine s'est appropriée.

La condition d'une nation, forcée d'être avant tout et par dessus tout industrielle et commerçante, n'est pas aussi enviable qu'on l'imagine, et il a fallu toutes les ressources et l'indomptable énergie de la nation britannique pour lutter contre ses embarras et ses désavantages. Qu'arriverait-il, par exemple, si des circonstances possibles, quoique peu probables, rendant difficile l'écoulement de tous les produits anglais, venaient ajouter à la détresse présente et frappaient une autre partie des 775,000 ouvriers qui attendent leur pain du travail des manufactures? On frémit seulement d'y penser. Heureuses donc, après tout, les nations qui tirent leur principale force de la culture du sol, et pour qui le commerce et l'industrie ne sont que des auxiliaires utiles, des moyens d'action et de progrès, mais non point des ressources suprêmes, des serviteurs, enfin, et non des maîtres.

On semble comprendre cette vérité dans notre pays, du moins, si l'on en juge par la faveur de plus en plus marquée qu'obtiennent, dans l'opinion publique, toutes les propositions qui tendent au progrès agricole. L'exposition agricole du Haut-Canada, dont nous avons parlé en commençant, a été une véritable fête et un succès immense. Celle du Bas-Canada, quoique dépréciée et traitée assez lestement par la presse, n'a cependant point manqué d'opérer au moins une partie du bien que l'on doit attendre de ces sortes de spectacles, qui n'ont pas été institués uniquement en vue du spectacle lui-même; mais aussi à raison de l'influence favorable que peut exercer la réunion d'hommes zélés pour l'agriculture et des agriculteurs pratiques sur divers points d'un pays. A Sherbrooke, par exemple, la présence du premier ministre, en même temps président de la Chambre d'Agriculture, des autres membres de la Chambre, des professeurs de plusieurs maisons d'éducation, d'un bon nombre de cultivateurs distingués de diverses parties du pays, et leur contact avec les agriculteurs de ces régions ont dû être utiles aux uns et aux autres. Chose surprenante; et très-peu d'agriculteurs franco-canadiens ont osé envoyer de leurs produits, s'imaginant que la concurrence avec les colons américains des townships serait trop difficile, tandis qu'au contraire la supériorité de ces derniers, à part les deux articles du beurre et du fromage, était très-peu redoutable et n'existait réellement que pour le bétail. Les agriculteurs du voisinage des grandes villes, qui ont l'habitude d'exposer et d'emporter la plupart des prix, s'étaient abstenus, et par conséquent les cultivateurs des campagnes, surtout ceux de la rive sud du St. Laurent qui se trouvent sur la ligne du chemin de fer, auraient eu probablement une meilleure chance de succès qu'aux expositions précédentes. Mais voici bien une chose encore plus étonnante; c'est que les premiers prix dans plusieurs classes de bétail ont été remportés par des Canadiens-Français! Nous mentionnerons les noms du Dr. Génand et de M. Globensky, qui nous viennent à la mémoire, mais ils n'étaient pas les seuls.

Du reste, malgré que les prix exorbitants exigés par le Grand-Tronc eussent réduit de beaucoup les proportions qu'aurait pu atteindre cette exposition, le coup-d'œil valait encore la peine d'être vu. L'endroit qui avait été choisi, sur le bord de la rivière, était des plus charmants; on voyait de là d'un côté la jolie petite ville, s'élevant en amphithéâtre, et de l'autre les rives bordées d'arbres du St. François. Le second jour, la foule a été grande et c'était plaisir de voir arriver successivement des amis éloignés, des prêtres, des délégués des sociétés agricoles de toutes les parties du Bas-Canada, dont plusieurs ne connaissaient encore les cantons de l'est que de réputation.

Disons de plus, pour être juste, que si les produits végétaux étaient en petite quantité, l'exposition en fait de bestiaux était très-remarquable. Il y avait là des animaux qui, par leurs formes gigantesques, rappelaient plutôt la création antédiluvienne que celle que nous avons l'habitude de voir. Trente paires de ces *baufs-mastodontes*, divisés en trois sections, faisaient de temps à autre une promenade de santé autour

du vaste champ de l'exposition, et leur extérieur, on ne peut plus digne, rappelait involontairement ceux de leurs ancêtres qui,

D'un pas tranquille et lent
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

La prochaine exposition aura lieu à Montréal. Cette fois, il n'y aura aucun prétexte pour s'abstenir, et nous osons formuler l'espoir que nos compatriotes s'y distingueront. Une malheureuse apathie, qui a peut-être sa cause dans une injuste défiance d'eux-mêmes, les tient trop souvent à l'écart, lorsqu'il s'agit de se mesurer avec les autres races. Il est temps que cela cesse: qu'on se le dise!

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— On lit dans la *Gazette d'Augsbourg*, à la date du 3 septembre:

« Notre ville a célébré hier une belle fête, destinée à réunir dans un banquet commémoratif les anciens élèves du lycée de Sainte-Anne, séparé en deux depuis une trentaine d'années. Quatre cent cinquante personnes environ assistaient à ce banquet. M. le docteur Hertel, président d'âge, a porté le premier toast au roi Maximilien, et ce toast a été expédié sur-le-champ par voie télégraphique.

« La veille, le docteur Hertel avait reçu une lettre autographe de l'Empereur Napoléon III, qui a été élève du lycée de 1821 à 1823. Cette lettre avait été précédée d'un avis du duc Tascher de la Pagerie au comte Raymond de Fugger, propriétaire actuel de la maison que le Prince Napoléon habitait alors avec la reine Hortense, et qui annonçait que l'Empereur, pour témoigner de la part sympathique qu'il prenait à la fête, envoyait cent bouteilles de champagne aux convives, et faisait un don de 5,000 francs aux pauvres de la ville d'Augsbourg. Au banquet, le docteur Hertel a donné lecture de la lettre de l'Empereur, adressée à M. le docteur Hertel, président du banquet des anciens élèves du gymnase d'Augsbourg, et dont voici le texte (ce texte est donné en allemand par la *Gazette d'Augsbourg*):

« Saint-Cloud, 30 août, 1862.

« Monsieur le président,

« J'ai appris avec le plus vif intérêt le projet d'une réunion des anciens élèves du gymnase d'Augsbourg, qui veulent célébrer par un banquet le souvenir d'années antérieures d'études passées en commun, et je désire au moins, comme ancien condisciple, prendre part en pensée à cette heureuse fête.

« Je n'ai jamais oublié le temps que j'ai passé en Allemagne, où ma mère a trouvé une noble hospitalité et où j'ai goûté les premiers bienfaits de l'instruction. L'exil fournit des expériences tristes, mais utiles; il apprend à connaître les peuples étrangers, à apprécier sans préjugés leurs bonnes qualités et leur valeur, et si l'on est assez heureux plus tard pour rentrer sur le sol de sa patrie, on garde néanmoins pour les contrées dans lesquelles on a passé sa jeunesse, les souvenirs les plus agréables, qui restent vivants malgré le temps et la politique.

« Votre réunion me donne l'occasion de vous exprimer ces sentiments. Recevez-les comme une preuve de ma vive sympathie, et de la considération avec laquelle je suis votre tout affectionné.

« NAPOLÉON. »

« Après cette lecture, le président a prononcé des paroles de gratitude bien senties pour l'Empereur, et un toast de: *Vive Napoléon, notre condisciple!* a été immédiatement transmis à Saint-Cloud.

— Nous sommes heureux d'apprendre que l'on fait de grands efforts dans le comté de Rimouski, pour mettre sur le meilleur pied possible le collège industriel et agricole, qui a été fondé il y a quelques années au chef-lieu. Cet établissement a occupé jusqu'ici un local beaucoup trop étroit pour ses besoins; on vient d'approprier à cette nouvelle destination l'ancienne église de St. Germain de Rimouski, et une souscription ouverte pour cet objet s'élève déjà, dans cette seule paroisse, à la somme de \$800. Déjà le directeur, M. l'abbé Potvin, cinq professeurs dont un, M. William Fahy, est muni d'un diplôme de l'école normale Laval, et 120 élèves ont pris possession du nouveau collège. De grands efforts ont été faits pour former le noyau d'une petite bibliothèque, composée surtout d'ouvrages sur les arts et l'agriculture; le cours devant être strictement agricole et industriel.

— On nous assure que des démarches très-actives et qui, nous l'espérons, seront couronnées de succès, se font actuellement pour affilier tous les collèges classiques catholiques du Bas-Canada à l'Université-Laval. M. le Recteur, et M. le Préfet des études du séminaire de Québec étaient ces jours derniers à Montréal et à St. Hyacinthe pour cet objet.

— Sa Seigneurie l'Evêque anglican de Montréal, étant partie pour l'Europe, où son voyage sera quelque peu prolongé, le Révérend Dr. Leach, vice-principal de l'Université McGill, a été nommé à sa place membre du Conseil de l'Instruction publique du Bas-Canada.

— Mgr. Lynch, évêque catholique de Toronto, a été dernièrement nommé membre du Conseil de l'Instruction Publique du Haut-Canada.

— Nous regrettons vivement d'apprendre la mort de M. Prudent Houde, ancien élève de l'École Normale Jacques-Cartier, décédé à

l'Hôtel-Dieu de Québec, le 30 septembre, à l'âge de 25 ans. M. Houde avait remporté, il y a deux ans, le prix du Prince de Galles, ce qui suppose toujours chez le lauréat, outre une supériorité incontestable sur ses condisciples, un degré de succès et d'application difficile à obtenir.

M. Houde avait fait une troisième année d'études et obtenu le diplôme pour académie après avoir reçu le diplôme pour école modèle. Il se disposait à entrer à l'Université, où il devait faire des études plus fortes encore, et il est très-probable qu'ainsi que MM. Thibault et Dostaler, il eût été nommé, plus tard, professeur à l'École Normale; mais une cruelle maladie est venue traverser ces projets, et dans un très-court espace de temps, elle a mis fin à une carrière qui promettait d'être des plus honorables et des plus utiles. M. Houde, à des talents hors ligne que nous avons été à même d'apprécier à plusieurs reprises, joignait un vif amour de l'étude, la plus grande modestie et un caractère à tous égards on ne peut plus estimable.

BULLETIN DES SCIENCES.

— L'analyse spectrale, à laquelle nous devons déjà le cæsium et le rubidium, semble désormais destinée à prendre place parmi les méthodes d'analyse les plus puissantes, surtout pour la découverte de nouveaux éléments. La sûreté avec laquelle on conclut à l'existence d'un nouveau corps, lorsqu'on aperçoit, dans l'échelle des nuances colorées dont se compose le spectre étalé par un prisme, quelque couleur inusitée, est vraiment étonnante. Un troisième métal, le thallium, vient de prendre son rang à côté des deux précédents: M. A. Lamy en a tout récemment entretenu l'Académie des sciences. La découverte de ce métal date déjà d'assez loin. Nos lecteurs se rappelleront d'avoir rencontré, dans nos *Notes critiques* du 30 septembre dernier, une notice sur un corps simple qui n'avait pas encore reçu de nom, et que M. Crookes, chimiste anglais, venait de découvrir par l'analyse spectrale: ce corps simple, que la *Revue Contemporaine* annonçait la première au public français, n'est autre que le thallium; M. Crookes, qui n'en avait recueilli qu'une petite quantité, l'avait pris tout d'abord pour un corps analogue au soufre. M. Lamy, plus heureux, a pu se procurer une quantité assez considérable du nouvel élément pour l'étudier à fond. Le thallium donc, d'après les recherches de M. Lamy, n'est pas un métalloïde, ainsi que le pensait M. Crookes, mais un véritable métal très-sensiblement au plomb. Moins blanc que l'argent, il est très-brillant sur la coupure récente; mais bientôt il absorbe l'oxygène de l'air; sa surface se recouvre alors d'une légère couche d'oxyde qui préserve le reste du métal. Il diffère donc en cela du fer, chez lequel l'oxygène se propage de couche en couche jusqu'au cœur de la pièce. Le thallium, frotté contre un corps dur, prend une teinte jaunâtre, effet de l'oxydation; il fait aussi des traits jaunes sur le papier, bien que sa couleur naturelle soit un gris bleuâtre, comme celle de l'aluminium. Le nouveau métal est extrêmement mou et malléable: sa densité, représentée par 11,9, est un peu plus forte que celle du plomb. Il fond à 290° centigrades, et il se volatilise au rouge cerise; le plomb, au contraire, ne fond qu'à 335°, et ne répand de vapeurs qu'au rouge clair. Le thallium, si proche du plomb, jouit cependant aussi de la propriété caractéristique de l'étain, de crier lorsqu'on le plie. Mais sa propriété fondamentale, celle qui l'a fait découvrir, c'est la raie d'un vert éclatant qu'il présente dans le spectre. Son oxyde est soluble et manifestement alcalin, car il a le goût et l'odeur de la potasse. Le chlore l'attaque lentement à la température ordinaire, et beaucoup plus énergiquement à une température de 200°; le métal se fond alors sous l'influence du gaz, et se résout en un fluide jaunâtre incandescent qui se coagule par le refroidissement en une masse d'une teinte un peu plus pâle. L'iode, le brome, le soufre et le phosphore se combinent aussi avec le thallium. Lorsqu'il est récemment préparé, il conserve son éclat dans l'eau, qu'il ne décompose pas, même à la température de l'ébullition. Les acides sulfurique et nitrique l'attaquent; l'acide chlorhydrique, au contraire, n'en dissout qu'une faible quantité. Le thallium existe dans différentes espèces de pyrites dont on se sert pour la fabrication de l'acide sulfurique; mais on l'obtient le plus facilement en traitant les dépôts qui se forment dans les chambres de plomb où cette fabrication s'effectue. Le sulfate et le nitrate de thallium se cristallisent aisément, ainsi que le chlorure, qui présente de magnifiques lames jaunes. On ignore encore quel usage on pourra faire de ce métal.—*Revue Contemporaine*.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS.

— La Congrégation Notre-Dame de la Haute-Ville de Québec vient de placer, dans sa jolie chapelle, un très-beau tableau, dû au pinceau d'un de nos meilleurs artistes canadiens, M. Théophile Hamel.

Cette toile représente la Purification: c'est une copie de la belle composition de Louis de Boulogne, dont l'original est à Notre-Dame de Paris.

Le tableau du maître et le talent de M. Hamel, qui l'a si heureusement reproduit, sont assez connus pour qu'il ne soit pas nécessaire de faire la description et l'éloge de l'un et de l'autre; mais il est bon de saisir cette occasion pour dire à ceux qui font des commandes combien on est mal inspiré et combien on est injuste envers nos artistes, quand on demande aux peintres de l'Europe des copies qu'on peut se procurer ici.

Sans compter le risque de se faire duper, en faisant à l'aveugle des commandes aux artistes européens, n'est-il pas injuste de laisser de côté nos artistes, qui ont fait les frais de voyages longs et coûteux, qui ont consacré des années à l'étude des grands maîtres dans les centres artistiques du continent européen?

Nos Plamondon, nos Hamel, nos Bourassa, ont puisé aux sources vives de la France et de l'Italie; ils ont étudié avec distinction dans les académies de ces deux patries par excellence des sciences et des arts, ils nous sont revenus pour doter leur pays des fruits de ces laborieuses études: pourquoi donc alors les laisser de côté pour aller demander à des peintres étrangers, peut-être moins habiles qu'eux, des reproductions qu'on peut obtenir de ces compatriotes à moins de frais et avec certitude de n'être point trompé?

A part des toiles récemment achetées de M. Falardeau, cet autre compatriote qui nous fait tant d'honneur, la plupart des copies qui nous sont venues d'Europe sont de pauvres productions; plusieurs sont d'abominables croutes dues au pinceau de peintres composant cette foule nombreuse d'artistes mal réussis, qui forment le *caput mortuum* des écoles du vieux monde.

Puisque nous avons des artistes de mérite, encourageons-les donc et le goût comme le reste y gagnera.—*Courrier du Canada*.

DISTRIBUTION DE PRIX.

COLLEGE STE. MARIE DE MONTREAL.

INSTRUCTION RELIGIEUSE.

Philosophie—Prix Ferréol Dubreuil.—Rhétorique—1er pr Garret Byrne, 2 Alfred Larocque. Belles-lettres—1er pr Thomas Nesbitt, 2 Hubert Paré. Cours supérieur—1er pr Gaspard Lemoine, 2 Napoléon Cormier. Cours moyen—1er pr Dézery Turgeon, 2 George Gernon. Cours inférieur—1er pr Ernest Desjardins, 2 Emile Carrier. Cours élémentaire—1ère section—1er pr Napoléon Bienvenu, 2 Joseph Cutaia. 2de section—Prix Louis Gaudette. Cours préparatoire—Prix John E. Maxwell.

COURS CLASSIQUE.

2de année de philosophie—Prix d'examen d'honneur et de philosophie, Charles Falardeau. 1ère année de philosophie—Excellence—Prix Napoléon Legendre. Diligence—Prix Ferréol Dubreuil. Argumentation—Prix Ferréol Dubreuil. Physique—Prix Napoléon Legendre. Chimie—Prix Oscar Prévost. Mathématiques—Prix—Napoléon Legendre. Examen d'honneur—Prix Emery Robidoux.

RHÉTORIQUE.

Excellence—1er pr Francis Quinn, 2 Edward Johnson. Diligence—1er pr Francis Quinn, 2 Garret Byrne. Discours latin—1er pr Edward Johnson, 2 Francis Quinn. Discours français—1er pr Edward Johnson, 2 Napoléon Beaudry. Analyse oratoire—1er pr William Drummond, 2 Edward Johnson. Vers latins—1er pr Edward Johnson, 2 Xavier Vinet. Version latine—1er pr Garret Byrne, 2 Edward Johnson. Thème grec—1er pr Francis Quinn, 2 William Drummond. Version grecque—1er pr Edward Johnson, 2 William Drummond. Histoire—1er pr Garret Byrne, 2 Edward Johnson.

Prix d'examen d'honneur, Edward Johnson, Garret Byrne, Francis Quinn.

BELLES-LETTRES.

Excellence—1er pr Augustus Power, 2 Louis Drummond. Diligence—1er pr Augustus Power, 2 Louis Drummond.—Amplification latine—1er pr Augustus Power, 2 Guillaume Languedoc. Vers latins—1er pr Edouard Boissy, 2 Sévère Gagnon. Analyse littéraire—1er pr G. Languedoc, 2 Thomas Nesbitt. Version latine—1er pr G. Languedoc, 2 Owen Farmer. Amplification française—1er pr Augustus Power, 2 Henri Marchand. Thème grec—1er pr G. Languedoc, 2 Thomas Nesbitt. Version grecque—1er pr G. Languedoc, 2 Thomas Nesbitt. Histoire—1er pr Henri Machand 2 Thomas Nesbitt.

Examen d'honneur, Louis Drummond, Augustus Power, Owen Farmer, Joseph Jerge.

COURS SUPÉRIEUR.

Excellence—1er pr Gaspard Lemoine, 2 Crawford Lindsay. Diligence—1er pr Gaspard Lemoine, 2 Crawford Lindsay. Vers latins—1er pr Gaspard Lemoine, 2 Alexander Delaney. Préceptes et analyse—1er pr Gaspard Lemoine, 2 Crawford Lindsay. Thème latin—1er pr Alexander Delaney, 2 Gaspard Lemoine. Version latine—1er pr Thomas Tracy, 2 Gaspard Lemoine. Thème grec—1er pr Jean-Bte. Brosseau, 2 Gaspard Lemoine. Version grecque—1er pr Crawford Lindsay, 2 Gaspard Lemoine. Histoire—1er pr Gaspard Lemoine, 2 Crawford Lindsay.

Examen d'honneur, Gaspard Lemoine, Jean-Bte. Brosseau.

COURS MOYEN.

Excellence—1er pr Alfred Brosnan, 2 John Sharples. Diligence—1er pr Dézery Turgeon, 2 George McDonnell. Préceptes et analyse—1er pr John Sharples, 2 Joseph Paré. Thème latin—1er pr Alexis Giard, 2 Alfred Brosnan. Version latine—1er pr George McDonnell, 2 Alexis Giard. Thème grec—1er pr Alexis Giard, 2 John Sharples. Version grecque—1er pr John Sharples, 2 William Kennagh. Histoire et géographie—1er pr Joseph Perry, 2 Leopold Laffamme.

Examen d'honneur, George McDonnell.

COURS INFÉRIEUR.

Excellence—1er pr Alfred Renaud, 2 Séraphin Giraldi. Diligence—1er pr Alfred Renaud, 2 John Duggan. Préceptes et analyse—1er pr Séraphin Giraldi, 2 Ernest Desjardins. Thème latin—1er pr Ernest Desjardins, 2 Alfred Renaud. Version latine—1er pr John Duggan, 2 Alfred Renaud. Préceptes grecs—1er pr Alfred Renaud, 2 Ernest Desjardins. Histoire et géographie—1er pr Ernest Desjardins, 2 Alfred Renaud.

Examen d'honneur, Alfred Renaud, Armand Prévost.

COURS ÉLÉMENTAIRE.

1ère section—Excellence—1er prix Louis Larrivé, 2 Louis Laframboise. Diligence—1er pr Louis Larrivé, 2 Richard Lafrenaye. Préceptes et analyse—1er pr Louis Larrivé, 2 James P. McKinney. Thème latin—1er pr Louis Larrivé, 2 Louis Laframboise. Version latine—1er pr Louis Larrivé, 2 Richard Lafrenaye. Histoire et géographie—1er pr James Campbell, 2 Richard Lafrenaye. 2de section—Excellence—Prix Louis P. Decousse. Diligence—Prix Louis Gaudette. Préceptes et analyse—Prix Louis Gaudette. Thème Latin—1er pr Bernard Hughes, 2 Louis St. Louis. Version latine—Prix Charles Darragh. Histoire et géographie—Prix Henry Muldoon.

COURS PRÉPARATOIRE.

Excellence—Prix Alphonse Loisselle. Diligence—Prix Téléphore Plessis. Français—Prix Auguste Galarneau. Anglais—Prix George Ardouin. Histoire et géographie—Prix John E. Maxwell. Calligraphie—P. Odilon Desrosiers. Arithmétique—P. Hercule Beaudry.

Prix de français, Crawford Lindsay, Napoléon Cormier, Alfred Brosnan, Ernest Desjardins, Louis Larrivé, Louis Laframboise, Louis Decousse, Henri Lamothe.

Prix d'anglais, Edward Johnson, Ferréol Dubreuil, Wentworth Monk, Gaspard Lemoine, Alexander Delannay, Charles Harwood, James McDonnell, Raphaël Guay, Joseph Falardeau, Edouard Vinet, Louis Larrivé.

Prix de Géométrie, Alphonse Leclair.

Prix d'Algèbre, Joseph Jerge, Ovide Méthot.

Prix d'arithmétique, Alexander Delannay, G. Gernon, Wm. Kennagh, Oscar Sauvé, George Meunier, Joseph Pett.

Prix de musique, Charles Falardeau, Napoléon Beaudry, Alfred Meunier, Sévère Gagnon, George Gernon.

Prix de dessin, Joseph Jerge, Napoléon Cormier, William Kennagh.

Liste des Prix distribués aux Elèves du Séminaire de Nicolet, le 9 Juillet, 1862.

PHILOSOPHIE—CLASSE SENIOR.

Philosophie Intellectuelle—1er pr Jean Baptiste Commeau, 2 Edouard Béliveau. Physique—1er pr J. B. Commeau, 2 P. Marchand. Chimie—1er pr P. Marchand, 2 J. B. Commeau.

PHILOSOPHIE—CLASSE JUNIOR.

Mathématiques—1er pr Samuel Poisson, 2 Fabien Marcoux.

RHÉTORIQUE.

Excellence—1er pr Uldoric Bellemare, 2 Alphonse DeBlois. Amplification française—1er pr Elzéar Gérin-Lajoie, 2 Louis Blondin. Thèmes latins—1er pr George Vaillancourt, 2 Ul. Bellemare et Alph. DeBlois. Versions latines—1er pr Ul. Bellemare, 2 Alph. DeBlois. Vers latins—1er pr L. Chabot, 2 G. Vaillancourt. Thèmes anglais—1er pr G. Vaillancourt, 2 Narcisse Guillemette. Versions anglaises—1er pr Uld. Bellemare, 2 E. Gérin-Lajoie. Intelligence des auteurs grecs—Prix Uld. Bellemare. Récitation du cours de rhétorique—1er pr Uld. Bellemare, 2 E. Gérin-Lajoie. Histoire du Canada—1er pr Elz. Gérin-Lajoie, 2 L.

Blondin et L. Chabot. Récitation de l'art poétique, éloquence—1er pr George Vaillancourt, 2 Louis Blondin.

BELLES-LETTRES.

Excellence—1er pr Isidore Béland, 2 Charles Legris. Amplification française—1er pr Charles Gill, 2 Zéphirin Baril. Thèmes latins—1er pr Is. Béland, 2 Chs. Legris. Versions latines—1er pr Is. Béland, 2 Chs. Gill. Vers latins—1er pr Chs. Legris, 2 Is. Béland. Thèmes anglais—1er pr Chs. Gill, 2 Is. Béland. Versions anglaises—1er pr Chs. Gill, 2 Is. Béland. Récitation du cours de Belles-Lettres—1er pr Chs. Legris et Ferdinand Verville. Histoire moderne—1er pr Chs. Legris et Chs. Gill, 2 Z. Baril et Maxime Bellemare. Architecture—1er pr Max. Bellemare, 2 Félix Connolly. Dessin linéaire—1er pr Félix Connolly, 2 Max. Bellemare et Z. Tourigny. Intelligence des auteurs grecs—Prix Ls. Barabé.

TROISIÈME.

Excellence—1er pr Elie Raiche, 2 Hector Marchildon. Amplification française—1er pr H. Marchildon, 2 Deni. Gérin-Lajoie et Gaspard Henault. Thèmes latins—1er pr Elie Raiche, 2 Edouard Lafèche. Versions latines—1er pr Elie Raiche, 2 H. Marchildon. Versions grecques—1er pr Elie Raiche, 2 D. Gérin-Lajoie. Versions anglaises—1er pr H. Marchildon, 3 Elie Raiche. Thèmes anglais—1er pr Am. Lebrun, 2 Ed. Lafèche. Vers latins—1er pr D. Gérin-Lajoie, 2 Am. Lebrun. Comptabilité—Prix Ed. Lafèche. Versification—Prix Elie Raiche et Am. Lebrun. Cosmographie—Prix Elie Raiche. Histoire du moyen-âge—Prix Am. Lebrun et H. Marchildon. Mythologie—Prix Am. Lebrun.

MÉTHODE.

Excellence—1er pr Evariste Pelletier, 2 Herman Duguay. Thèmes latins—1er pr H. Duguay, 2 Ev. Pelletier. Versions latines—1er pr Ev. Pelletier, 2 Ls. Lemire. Thèmes anglais—1er pr Ev. Pelletier, 2 Vertumire Péloquin. Versions anglaises—1er pr Ev. Pelletier, 2 Ludger Brunelle. Exercices orthographiques français—1er pr Ev. Pelletier, 2 Ls. Lemire et H. Duguay. Arithmétique—1er pr V. Péloquin, 2 pr D. Désilets et Jos. Beaulac. Géographie Prix J. B. Commeau. Grammaire latine—Prix Noël Florand et Jos. Duguay. Grammaire grecque—Prix Joseph Duguay et Noël Florand.

SYNTAXE.

Excellence—1er pr Maxime Bellemare, 2 Charles Gingras. Thèmes latins—1er pr Max. Bellemare, 2 Jacques Bourbonnière. Versions latines—1er pr Max. Bellemare, 2 Chs. Gingras. Versions anglaises—1er pr H. Hébert, 2 Luc Rhéault. Manuel de phrases anglaises et françaises—1er pr Max. Bellemare, 2 Chs. Gingras. Exercices orthographiques—1er pr Max. Bellemare, 2 Chs. Gingras. Géographie—Prix Max. Bellemare et Chs. Gingras. Grammaire latine—Prix Charles Gingras et Edouard Carufel. Grammaire grecque—Prix Ed. Carufel. Histoire ancienne—Prix Ulric Gill et Jacques Bourbonnière. Arithmétique—Prix H. Hébert et Luc Rhéault.

ÉLÉMENTS.

Excellence—1er pr Elisée Labbé, 2 Pierre Bergeron. Thèmes latins—1er pr El. Labbé, 2 P. Bergeron. Versions latines—1er pr El. Labbé, 2 P. Bergeron. Versions anglaises—1er pr Moïse Gouin et John Taite, 2 Eug. Gouin. Exercices orthographiques—1er pr El. Labbé, 2 P. Bergeron. Arithmétique—1er pr El. Labbé, 2 P. Bergeron et M. Gouin. Grammaire latine—Prix El. Labbé et Fabien Valasse. Grammaire française—Prix Fabien Vanasse et P. Bergeron. Grammaire anglaise—Prix El. Labbé. Histoire sainte—Prix P. Bergeron.

CLASSE COMMERCIALE.—IÈRE DIVISION.

Composition française—Prix Anthony Atcheson. Mention honorable—Stan. Thibodeau. Thèmes anglais—Prix Stanislas Thibodeau. Versions anglaises—Prix Stanislas Thibodeau. Grammaire française—Prix Stanislas Thibodeau. Grammaire anglaise—Prix Irénée Lambert. Tenue des Livres—Prix Stan. Thibodeau.

2DE DIVISION.

Exercices français—Prix J. Chillas. Grammaire française—Prix Arthur Désilets. Manuel de phrases anglaises et françaises—Prix Arthur Mayand. Géographie—Prix J. Chillas. Arithmétique—Prix Ant. Coulombe et Ant. Beaubien.

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

1er pr Alfred Prendergast et Louis Blondin, 2 Nestor Duguay et Charles Gill.

PIANO.—1ÈRE DIVISION.

1er pr Nestor Duguay, 2 Tancred Trudelle.

2DE DIVISION.

1er pr Alphonse Bellemare, 2 Théophile Allard.

MUSIQUE VOCALE.

1er pr Ls. Blondin et Hylas Duguay, 2 Charles Gill et Joseph Hélie.

HORTICULTURE.—DIVISION DES GRANDS.

1er pr No. 8—Cultivé par Philémon Brassard, Adélar Buisson, Arthur Landry, Ad. Tessier, Ad. Camirand, Zéph. Tourigny, Victor Migneault et Jos. Beauchêne, 2 pr No. 13—Cultivé par Téléphore Monpas, Fabien Marcoux, Placide Beaudet, Pierre Mayrand et Antoine Couture.

DIVISION DES PETITS.

1er pr No. 2—Cultivé par Louis Lemire, Evariste Pelletier, Ed. Carufel, Victor Carufel, Hylas Duguay, Jos. Hélie et Ernest Paucard, 2 pr No. 3—Cultivé par Elzéar Bellemare, Ulric Gill, Ernest Mailhot, Am. Larivière, T. Bourque, John Taite et Armand Rousseau.

ANNONCE.

BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE.

Les soussignés se sont occupés de réunir dans leur librairie tous les ouvrages de quelque mérite, publiés en Canada. Ils les offrent en vente aux prix de publication, bien que quelques-uns soient devenus rares. Ils espèrent que les amis de la littérature nationale encourageront cette entreprise. Ils ajouteront aussi volontiers à leur liste les livres que leurs auteurs ou leurs éditeurs voudront bien leur faire parvenir.

J. B. ROLLAND & FILS.

Montréal, rue St. Vincent.

Extrait du Catalogue de la librairie de J. B. Rolland et Fils.

- ACADIENS ET CANADIENS par E. Rameau, 1 vol. in-80 br.
- ACTE SEIGNEURIAL de 1854, 1 vol. br. 25 cts.
- AIDE-MÉMOIRE du Carabinier Volontaire, par L. T. Suzor, 1 vol. br. 25 cts.
- ART EPISTOLAIRE par un Canadien, 1 vol. br. 13 cts.
- BIOGRAPHIE du Chevalier Falardeau, artiste canadien à Florence, par E. de Rives, 1 vol. br. avec son portrait et son autographe, 25 cts.
- COMPTABILITÉ AGRICOLE par Ossaye, 1 vol. br. 25 cts.
- CATÉCHISME de l'Histoire du Canada, 1 vol. 10 cts.
- CÉRÉMONIES FUNÉRAIRES au sujet de la bataille de Castelfidardo et discours sur le pouvoir temporel du Souverain Pontife, br. 20 cts.
- CONSIDÉRATIONS sur l'Agriculture Canadienne, 1 vol. 13 cts.
- CHIMIE (la) appliquée aux arts et métiers, par P. Hirbet, 1 vol. 25 cts.
- CONSEILLER (le) DU PEUPLE, ou réflexions adressées aux Canadiens-Français par un compatriote, 1 vol. 25 cts.
- CHARLES GUÉRIN, Roman de Mœurs Canadiennes, par l'hon. P. J. O. Chauveau, \$1.
- DE QUELQUES SÉPULTURES d'anciens indigènes, par le Principal Dawson, 1 vol. br. 13 cts. (tiré à un bien petit nombre d'exemplaires.)
- DES PROVINCES de l'Amérique Britannique du Nord et d'une Union fédérale, par J. C. Taché, 1 vol. in-12 br. 37½ cts.
- DICTIONNAIRE HISTORIQUE des hommes illustres par M. Bibaud, 8 livraisons, 60 cts.
- ESSAI de Logique Judiciaire, par M. Bibaud, 1 vol. 75 cts.
- ESSAI sur les insectes qui attaquent le blé, par Emilien Dupont (l'abbé Provancher) 20 cts.
- ÉTAT PRÉSENT DE L'ÉGLISE et de la Colonie Française dans la Nouvelle-France, in-8, 20 cts.
- L'édition originale de cet ouvrage de Mgr. de St. Valier est à peu près introuvable et se paie très-cher. L'édition faite à Québec est déjà presque épuisée et se vendra elle-même très-cher dès qu'elle ne se trouvera plus dans le commerce. Les amateurs qui ne la possèdent point feront bien de ne point négliger de l'ajouter à leur collection.
- ÉTUDES ET RECHERCHES biographiques sur le chevalier Noël Brûlart de Sillery, 10 cts.
- ESQUISSE de la vie de Monseigneur de Laval Montmorency, in-8, 25 cts.

ECHAPPÉ DE LA POTENCE, souvenirs d'un prisonnier d'état canadien, in-12, 25 cts.

L'ECHO du Cabinet de Lecture, année 1861, rel. \$1 50 cts.

FABLES de Stevens, in-8, 25 cts.

FLORE CANADIENNE par l'abbé Provancher (sous presse.)

L'HÉROÏNE chrétienne du Canada, ou Vie de Mlle. LeBer, par M. Failon, br. 40 cts.

HISTOIRE DU CANADA (Cours d'), par l'abbé J. B. A. Ferland; l'ouvrage complet formera 3 forts volumes in-8, le premier volume est en vente, \$1.

HISTOIRE DU CANADA par F. X. Garneau, 3 vols. in-8 br. \$4 50 cts.

HISTOIRE DU CANADA, abrégé à l'usage des écoles, par F. X. Garneau, (approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique,) 1 vol. in-12.

HISTOIRE DU CANADA par Bibaud, 1 vol. in-12, rel. \$1.

JOURNAL DE L'EXPÉDITION sur le fleuve St. Laurent, in-8, 10 cts.

LÉGENDES CANADIENNES par l'abbé Casgrain, 1 vol. in-12 demi-reliure élégante, \$1.

LE CANADA RECONQUIS par la France, par J. G. Barthe, 1 vol. in-80, \$1. Il s'agit dans cet ouvrage d'une conquête purement littéraire et artistique. L'auteur y rend compte de ses démarches pour obtenir des livres, gravures, objets d'art etc., du gouvernement français pour son pays.

LE VÉRITABLE PETIT ALBERT ou secret pour acquérir un trésor, J. Duquet, br. 25 cts.

MANOIR DE VILLERAI (le) par Mde. Leprohon, trad. de Bellefeuille, 1 vol. in-12.

MÉMOIRE SUR LE GIN-SENG, présenté par le Père Lafitau au duc d'Orléans, nouvelle édition précédée d'une notice historique et biographique sur Lafitau et le gin-seng, par l'abbé Verreau, Principal de l'école normale Jacques-Cartier, et ornée d'un portrait du Père Lafitau, d'un fac simile de son écriture et d'une gravure représentant le gin-seng, 37½ cts.

Le mémoire du Père Lafitau, édition de Paris, est devenu très-rare. C'est tout s'il en existe deux exemplaires en Canada. La nouvelle édition, accompagnée d'un excellent travail de l'abbé Verreau, est presque épuisée.

MONTCALM, brochure historique, in-8, 10 cts.

MONTREAL et ses Monuments, par J. Lenoir, in-8, 25 cts.

MÉMORIAL DE L'ÉDUCATION par J. B. Meilleur, 1 vol. in-12, 75 cts.

MICHEL SARRAZIN, (biographie de) in-8, 10 cts.

NOTES HISTORIQUES sur la Colonie Canadienne du Détroit, par E. Rameau, auteur de la *France aux Colonies*, 1 vol. 13 cts.

NOTICE historiographique sur la Fête célébrée à Québec, le 16 juin 1859, jour du deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr. de Montmorency-Laval en Canada, par J. C. Taché, in-8 br. 25 cts.

NOUVELLE NOTE sur les antiquités aborigènes trouvées à Montréal, par le Principal Dawson, br. 13 cts. (tiré à un bien petit nombre d'exemplaires.)

OBSERVATIONS sur un ouvrage intitulé *Histoire du Canada*, par l'abbé Brasseur de Bourbourg, par J. B. A. Ferland, 1 vol. in-8, 20 cts.

OISEAUX (les) du Canada, par J. M. Lemoine, 2 vols. in-8, br. \$1 25.

QUESTIONS GÉNÉRALES sur l'Agriculture, par J. M. Paquin, in-8, 13 cts.

RELATIONS DE LA NOUVELLE-FRANCE, réimpression faite sous les auspices du gouvernement canadien, des mémoires des Pères de la Compagnie de Jésus, devenus très-rares, 3 vols. grand in-80, à 2 colonnes. Prix br. \$10.

RELATION du voyage du Prince de Galles en Amérique, 1 vol. in-80 br. 75 cts.

Idem, rel. \$1.

RÉPERTOIRE NATIONAL : Recueil de Littérature Canadienne publié par M. Huston, 4 vols. in-12, \$16.

SERVANTES (les) de Dieu en Canada, par M. de LaRoche Héron, (Henry de Courcy), 1 vol. in-8, br. 25 cts.

SOIRÉES (les) du Village, in-8, 25 cts.

SOIRÉES CANADIENNES (les) première année, 1861, un beau vol. br. \$1. Ce recueil littéraire est exclusivement canadien. Le premier volume contient des Légendes de MM. Taché et Casgrain, des Poésies de MM. Chauveau, Crémazie, Fréchette et Lemay, des impressions de voyage de l'abbé Ferland, etc.

SOUVENIRS HISTORIQUES du Canada, publiés et compilés par L. J. Racine, 1 vol. rel. 25 cts.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE de Botanique, par M. l'abbé Provancher, in-8, 40 cts.

TRÈSE sur les Mariages Clandestins, par E. L. de Bellefeuille, in-12, 25 cts.

UNE APPARITION : par Eraste d'Orsonnens, 1 vol. in-18, 25 cts.

VERGER CANADIEN (le), par l'abbé Provancher, 1 vol. in-12.